

Le Samedi

VOL. IV — NO. 44

MONTREAL, 8 AVRIL 1893

PAR ANNEE, \$2.60
LE NUMERO 5 CTS



A LA GRAND'MESSE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
Cie, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 8 AVRIL 1893



Celui qui ne peut retenir sa langue ne peut
jamais bien parler.

Tous les hommes sont à peu près du même âge
à quatre-vingts ans.

Ce n'est pas le souverain, c'est la loi qui doit
régner sur les peuples.

Il faut bien enterrer les fils du téléphone, puis-
quo le brevet est expiré.

Ce n'est pas en se jetant dans un puits que l'on
devient un homme profond.

Rien n'humilie un homme comme d'être sur-
pris examinant sa photographie.

Bien des articles de toilette influent sur la
femme ; mais le chapeau la domine.

Un visage agréable est aussi salutaire à un
convalescent qu'un temps radieux.

C'est à tort que l'homme croit pouvoir se tirer
de ses inquiétudes avec un tire-bouchon.

Les hommes consomment leur jeunesse à se
former un esprit que les femmes apportent en
naissant.

"Qu'il est mignon ce bébé," dit une jeune
fille, "mais comme il est chauve pour un enfant
si jeune !"

"Maman, disait Juliette, fatiguée de voir
pleuvoir toute la journée, le temps met bien du
temps à se laver aujourd'hui."

"Un oiseau dans la main..." commença sen-
tencieusement le professeur de Toto, "est signe
de mauvaises manies à table," reprend vivement
son élève.

Sans vouloir diminuer le mérite de ceux qui
ont inventé les machines à coudre, les moisson-
neuses, la lumière électrique, etc., est-ce que les
journaux ne devraient pas faire connaître le nom
de celui qui a mis le premier tire-bouchon à un
couteau de poche ?

LA REVANCHE EST DOUCE



Paul.—Est-ce vrai que votre chien est mort ?

Le charcutier.—Hélas oui ; avant hier.

Paul.—Dans ce cas-là, j'en prends, de votre sau-
cisse. Il y a assez longtemps qu'il me mord : je vais me
venger de lui.

SOLUTION DES DISPUTES SOCIALES

Le monsieur (qui vient de donner dix centins
à un tramp).—Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

Le tramp.—Je ne suis pas obligé.

Le monsieur.—Pourquoi pas ! Avez-vous assez
d'argent tel que vous êtes ?

Le tramp.—Non monsieur, mais j'ai une posi-
tion.

Le monsieur.—N'avez-vous pas dit que vous
ne travaillez point ?

Le tramp.—En effet !

Le monsieur.—Et pas de fortune ?

Le tramp.—Pas de fortune !

Le monsieur.—Que faites-vous alors ?

Le tramp.—Je suis le trait d'union entre le
travail et le capital.

PRÊT A LES RECEVOIR

Le messager du télégraphe.—Un télégramme
pour vous, monsieur.

Le propriétaire d'un hôtel d'été.—Bonté divine !
Vingt-deux personnes qui m'arrivent aujourd'hui.
Jean, jette dix livres de bleu de Prusse dans la
source d'eau minérale ; accroche au filet les pois-
sons que j'ai achetés hier, et tâche de te remuer.

INCOMPRÉHENSIBLE



(Extrait d'une lettre.)

"Maman me dit qu'à douze ans je ne dois plus en-
brasser les amis de la maison. Je n'y comprends rien :
plus je grandis, plus j'aime cela, moi."

MOTS D'ENFANTS

Lucien.—Papa, est-ce que le professeur a le
droit de nous punir pour quelque chose qu'on n'a
pas fait ?

Le père.—Non, il n'en a pas le droit.

Lucien.—Eh ! bien ! Ce matin, il m'a puni
parce que je n'avais pas fait mon arithmétique.

LES FAUX SCRUPULES

Un client a par erreur payé deux fois le compte
de son cordonnier ; ce qui rend celui-ci fort per-
plexe. Doit-il priver sa femme et sa famille et
remettre l'argent, ou bien faire taire sa con-
science ? Afin d'éclaircir ses doutes, il va trouver
un confrère et lui explique la chose.

—Comment ! dit l'autre, il l'a payé deux fois !
Alors, demande lui le paiement du compte une
troisième fois !

SON VA-TOUT

Voici un bohème rendu au dernier degré de la
pauvreté. Tout à coup il lui vient une idée et
rentrant chez un marchand de bric à brac, il de-
mande :

—Dites donc, monsieur, achetez-vous les gué-
nilles et les os ici ?

—Oui, répond le marchand.

—Alors, mettez moi dans la balance et dites-
moi ce que vous pouvez me payer.

L'ENFANCE FIN DE SIÈCLE



Le fils de la maison, à son petit ami.—Tu es fatigué
de jouer ! Je vais sonner du cognac et de l'apollinaris.

PAYS INFECT

Le premier tramp.—Vas-tu faire ton tour dans
le New Jersey cette année ?

Le second tramp.—Non ; j'y suis allé l'an der-
nier.

Le premier tramp.—Qu'est-ce qu'il y donc par
là ?

Le second tramp.—Chaque fois que quelqu'un
se fait tuer, ils arrêtent tous les tramps de la
place. L'année dernière, moi je n'ai tué que deux
femmes, et j'ai été arrêté seize fois.

UNE ILLUSION D'ENVOLÉE

La dame.—Pourquoi nous quittez-vous ?

La cuisinière.—Je n'aime pas votre cuisine.

La dame.—Mais vous faites toujours la gar-
gotte seule et à votre goût !

La cuisinière.—Je sais, madame ; mais moi je
suis une cuisinière ordinaire, et je croyais, en
entrant ici, que, de temps en temps, vous auriez
aimé à faire vous même un de ces petits plats.

MESURE D'ÉCONOMIE

Le maître de la maison.—Tenez, ce vin m'a
côté soixante centins la bouteille il y vingt ans.
Calculez, avec les intérêts, ce qu'il me coûte au-
jourd'hui.

L'invité.—Dans ce cas, buvons en une autre
bouteille ; ça fera autant d'intérêt de moins.

UN INQUISITEUR



Toto.—Papa me dit que vous avez été soldat dans l'armée américaine !
 L'étranger.—Oui, mon enfant ; j'étais à la bataille de Gettysburg.
 Toto.—Et quand la bataille a commencé, vous leur avez fait accroire que votre cheval avait pris le mors aux dents ?

QUESTION INDISCRÈTE

Le voyageur.—Je suppose qu'il y a longtemps que vous êtes établi ?
 Le propriétaire du restaurant.—Passablement longtemps. Mon grand père et mon père n'ont précédé ici.
 Le voyageur (montrant son plat).—Et cette poule a appartenu à votre grand père, n'est-ce pas ?

LE BESOIN DE TOUT VOIR

L'enfant terrible.—Est-ce que je pourrais voir votre langue, madame de Lavipère ?
 Madame de Lavipère (la plus mauvaise langue de la paroisse).—Pourquoi faire ! as-tu envie de jouer au docteur ?
 L'enfant terrible.—Ah ! non ; mais quand vous êtes entrée, papa a dit : "Tiens voici la plus grande langue de femme qui existe." Je voulais la voir c'est tout.

SECRET DU JOURNALISME



Laura.—Je sais que vous écrivez dans LE SAMEDI ; mais comment vous y reconnaitre ?
 Bucéphale.—C'est bien simple. Les quinze ou vingt meilleurs mots d'esprit sont toujours de moi.

GUILLOTINE A VENDRE

Il n'y a vraiment qu'à Paris que ces choses là se voient. Un antiquaire du boulevard du Temple, établi à deux pas de la maison où madame Delard fut assassinée, expose ces jours-ci sur le trottoir, en face de son magasin, une guillotine authentique, dont l'histoire est assez curieuse.
 Elle fut fabriquée en 1793, à l'époque de la Terreur, pour être envoyée à Feurs, petite ville du département de la Loire, située près de Montbrison, où elle fonctionna.
 La tourmente révolutionnaire passée, le sinistre instrument fut relégué dans les combles de la mairie de Feurs, qui n'avait pas le culte des souvenirs, d'où la municipalité l'en tira pour le vendre en 1859 avec un tas de vieilleries aux enchères publiques.
 La guillotine tomba entre les mains d'un amateur parisien qui, ne sachant trop que faire de cet instrument encombrant et peu gai d'aspect, le remisa au fond de sa cave. Le hasard fit qu'il

par'a de sa bizarre propriété à M. Bigot, l'antiquaire, qui la possède en ce moment. Celui-ci la lui acheta et, comme nous l'avons dit, il l'a mise en montre devant son magasin.

Comme forme, la guillotine Feurs diffère peu de la machine de M. Deibler ; comme construction elle est moins compliquée. Haute de deux mètres cinquante, les deux montants cintrés de quarante cinq centimètres environ viennent s'appuyer, tout comme la guillotine actuelle, sur deux traverses reposant maintenant sur le sol, mais jadis sur la plate-forme, à laquelle le condamné arrivait par un escalier de quelques marches.

La guillotine de Feurs est veuve de son couperet, mais la lunette en existe toujours ; au lieu d'être en cuivre, comme à présent, elle est en bois, et au lieu que la partie inférieure vienne retomber automatiquement sur le cou du patient, c'est à la main qu'il la fallait rabattre.

Les deux montants sont surmontés d'un bonnet phrygien grossièrement sculpté, et sur la traverse supérieure, qui les maintient à l'écartement et d'où se déclanchait le couperet jadis maintenu par une corde, se lisent ces mots taillés dans le bois : *An II de la République*.

L'instrument entier est peint en rouge : il est encore en bon état, quoique paraissant avoir servi beaucoup.

Inutile d'ajouter qu'une foule considérable n'a cessé de stationner autour de la lugubre mécanique pendant tous ces jours-ci. Avec son entourage de "tourlourous" qui passaient leurs quelques heures de liberté à contempler l'instrument et le monde qui se pressait pour le voir de près, l'encoignure du boulevard du Temple, qui, à cet endroit, a un peu l'aspect d'une petite place, ressemblait à celle de la Roquette un matin d'exécution.

Des offres assez sérieuses ont été faites à M. Bigot pour l'achat de son "objet" ; l'une d'elles émane d'un Américain qui voudrait l'exhiber à Chicago pendant l'Exposition.

(Le Petit Parisien.)

TROP CHARGÉE

Louis.—As-tu appris que la maison bâtie par Belougnon s'est écroulée ?
 Alphonse.—Je n'y attendais ; elle était surchargée d'hypothèques.

PAS DE L'AMOUR VÉRITABLE

L'oncle.—Pourquoi, Juliette, n'as-tu pas dit à René, que tu serais sa petite femme chérie ?
 Juliette (6 ans).—Parcequ'il m'a demandé seulement quand il a su que j'avais un cinq centins tout neuf.

LE DIMANCHE DE PAQUES



Pat.—Pristi, sais-tu qu'elle a une apparence frappante, ta femme ?
 Michel.—Oui ; elle est encore plus frappante qu'elle n'a d'apparence.

BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

LE COIN DE "JOE"

En classe le professeur prie un élève d'abaisser ses sabots du siège de son voisin.
 Un jeune anglais curieux et grand bavard demande en toute naïveté si sa botte était le masculin de sa botte !

Virgie est une petite fille de 5 ans, et comme tous les enfants de cet âge, très curieuse.
 Son oncle vient d'acheter une bouteille de "Old Tom" et en revenant, la petite lui demande ce que c'est.
 — De l'eau bénite, lui répondit-il.
 Après un moment elle le regarda avec un petit air de dédain.
 — Oh ! à Montréal ils sont mesquins, chez nous, on nous donne l'eau bénite, on n'est pas obligé de l'acheter !

JOE.

PROBLÈME TROUVÉ

— Pourquoi les chats se lavent-ils la figure lorsqu'ils ont mangé ?
 Un chat ayant pris un rat s'apprêtait à le dévorer lorsque, se ravisant, il se dit :
 — Le chat de l'empereur est ma cousine, il convient d'être poli. Lavons d'abord notre museau, et nous mangerons après.
 Et de ses deux pattes de devant il se frotta la frimousse.
 En ce moment :
 — Bonsoir ! fit le rat. Et il s'enfuit.
 Depuis tous les chats ont changé d'habitude. Ils mangent d'abord et font leur toilette ensuite.

LES CARTES DE VISITE EN FER

Les Berlinoises ont inventé les bijoux en fil de fer. C'est de Berlin aussi, croyons-nous que vient une nouvelle mode de cartes de visites : la carte en fer, "plus élégante et plus coquette que le carton habituel," au dire du journal allemand.
 Le bristol métallique est d'un noir mat sur lequel se détachent les caractères imprimés en argent.
 Ces cartes de fer sont si minces qu'il en faut une vingtaine pour faire l'épaisseur d'un millimètre.

PRONOSTICS INFAILLIBLES



La mère.—J'ai bien peur que ton monsieur Farina, ça tourne en son.

La fille.—Non, maman ; c'est tout simplement parce qu'il est timide. Mais ça viendra. Ainsi, ce soir, il m'a pincé le bras. Tu vois !

FAIRE "FIASCO"

Peu de personnes connaissent l'origine du terme *faire fiasco*, cependant si usité.

Un journal italien l'explique de la façon suivante : "Vers la fin du dix-septième siècle, Domenico Biancolelli était le plus célèbre *Arlecchino* de Bologne. Il se présentait chaque soir en public avec un nouveau monologue, qu'il improvisait séance tenante, s'inspirant de n'importe quel sujet, souvent, d'un simple accessoire qu'il apportait de la coulisse.

Un soir, Biancoelli fit son entrée avec un volumineux flacon de vin, au sujet duquel il commença son inévitable boniment.

Malheureusement, il n'était pas en train, ses saillies ne portaient pas, et le public impatienté se mit à murmurer, puis à siffler. C'est alors que *Arlecchino*, retrouvant pour un instant son esprit d'a-propos, s'adresse à son flacon et lui dit sur un ton de reproche : "Vois-tu, c'est ta faute si je suis si bête ce soir !" Puis il le jette. Quelques spectateurs rirent de bon cœur, mais la soirée était perdue pour Biancoelli.

Depuis cet incident, le public balonais prit l'habitude, chaque fois qu'un artiste le mécontentait, de dire : *E il fiasco d'Arlecchino*, ou simplement : *E un fiasco*. Ce terme se répandit plus tard dans toute l'Italie, puis dans le monde entier.

UNE BILLE DE BILLARD

Deux voyageurs qui ont parcouru l'Afrique ont fait le calcul de ce que pouvait coûter une bille de billard.

Une caravane portant l'ivoire à la côte, compte au cours de son expédition, 160 morts par suite de meurtres, résultats de combats ou d'assassinats ; 30 provenant de fatigues excessives ou de maladies.

La chasse aux éléphants qui ont fourni l'ivoire a causé 10 morts, et 10 accidents graves. Ajoutez à cela les vols, les trahisons, les actes de brutalité ou de cruauté.

Une défense moyenne sans défaut ne donne qu'une ou deux billes de billard. Il faut donc conclure que, outre le prix de fabrication, chaque bille représente au moins un meurtre ou un assassinat.

LE PLUS PETIT PIED

Un des grands journaux de New-York, le *Recorder*, est à la recherche du plus petit pied de femme. Toutes les dames sont invitées par lui à se rendre dans ses bureaux pour essayer une pantoufle de satin qui mesure sept pouces trois quarts de longueur et qui figurera à l'Exposition de Chicago avec le nom de celle qui aura pu la chausser.

Depuis lors, toutes les Cendrillons américaines, venues de tous les points des Etats-Unis, affluent aux bureaux du journal, ayant mis, malgré les rigueurs de la saison, leurs plus fins bas de soie.

Jusqu'au 21 février, aucune de celles qui ont essayé la pantoufle n'a pu emporter le prix du concours.

UN JOLI CADEAU A FAIRE A UN ENFANT

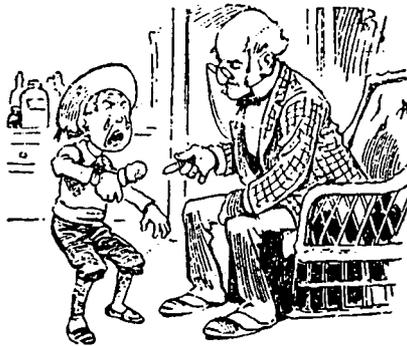
Un millionnaire de Chicago, M. Thomas Lynch, vient de faire bâtir, pour sa petite fille, âgée de 4 ans, une maison en miniature.

C'est une habitation complète. Elle est située au milieu d'un mignon parc ; elle a un perron de quelques marches, une porte solide en chêne et une sonnette électrique pour la facilité des petits visiteurs de l'heureuse propriétaire de ce bijou de maison.

Sur la porte, on a placé une plaque d'argent sur laquelle est gravé le nom de "Miss Lelia Lynch." Le hall où l'on entre est éclairé par une lampe à gaz de petite dimension.

Les porte-manteaux qui garnissent l'entrée sont dans les mêmes proportions, ainsi que les meubles, tous de la plus grande élégance. Une salle à manger, un salon et une chambre à coucher où se trouve tout le confort possibles sont les pièces principales de cette luxueuse et unique "maison de poupée."

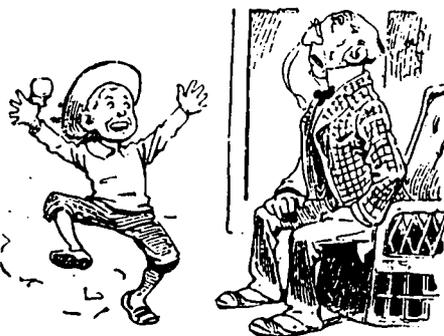
UN BAUME CONSOLATEUR



Le médecin.—Quel malheur ! Il va falloir amputer le pouce !

Edouard.—Et puis, ma main ne pourra plus me servir à grand'chose ?

Le médecin.—Il te restera les quatre doigts ; mais tu ne pourras rien remuer de pesant.



Edouard.—Je ne pourrai plus sarcler, bêcher, traire les vaches, bûcher du bois ?

Le médecin.—J'ai bien peur que non.

Edouard.—Hourrah pour moi ! Coupez vite, docteur.

UNE MÉMOIRE QUI S'EN VA



Rouleau.—Et qu'est-ce que madame Bouleau t'a dit à ton arrivée, cette nuit ?

Bouleau.—Ah ! vois-tu, je m'aperçois que je perds la mémoire. Puis, quand même je te parlerais cinq heures de suite, je ne pourrais pas te répéter tout ce qu'elle m'a dit.

UN VRAI DINER

Le *Petit Journal* a eu l'idée de rechercher les noms curieux que contient le Bottin. Voici, entre autres, ceux qui se rapportent aux objets d'alimentation.

On pourrait organiser un dîner où se trouveraient réunis MM. Pain, Sardine, Radis, Jambon, Melon, Pâté, Poisson, Pigeon, Merle, Paon, Moineau, Navet, Haricot, Rôti, Choux, Poulet, Laitue, Fromage, Gruyère, Dessert, Gâteau, Parfait, Petitfour, Savarin, Madère, Bordeaux, Bourgogne, Champagne, Café et Cognac.

Le plus curieux peut-être de tout ceci, ajoute notre confrère, c'est que les huit dixièmes des titulaires de ces noms sont des marchands de vins.

MEURS AMÉRICAINES

Les journaux de Norfolk (Virginie) publient l'avis suivant que nous traduisons fidèlement :

Le chef du Tribunal de police de Norfolk prévient les fermiers, les entrepreneurs et les ingénieurs qui voudraient faire exécuter des travaux quelconques qu'il peut leur fournir des prisonniers pour un laps de temps de trois mois, au moins, avec facultés pour ces industriels d'attacher des chaînes et des boulets de fer aux pieds des prisonniers et de les faire travailler ainsi. Le chef du Tribunal attire surtout l'attention des entrepreneurs de travaux publics dans toutes les villes du territoire sur les avantages économiques qu'ils pourront tirer de cette disposition.

En même temps, il prie tous les agents de la police, sans distinction de grade de faire arrêter immédiatement toutes les personnes ne disposant pas des sommes nécessaires à leur subsistance, lesquels individus il fera aussitôt incarcérer et condamner à trois mois de prison, au pain et à l'eau.

Ces dispositions sont prises d'accord avec le Conseil d'hygiène (?) de cette ville.

FAST,

Président du Tribunal de police à Norfolk.

Comme c'est bien américain, tout ça !

MYSTÈRE ÉCLAIRCI



M. Salomon—Alfred, à ton âge, j'en savais bien plus long que toi.
Le jeune Salomon.—Tiens ! Si tu avais un papa plus intelligent que le mien !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Une dame qui cherche un appartement cause avec le concierge :

—Et l'escalier ?

—Oh ! très doux, madame ; c'est au point que quand on monte, on croit descendre.

Le banquier D... vient de prendre pour comptable un vieux soldat, ancien tambour.

—Mauvaise acquisition, lui dit un de ses amis.

—Et pourquoi donc ?

—Dame ! un tambour, il a l'habitude de taper la caisse.

Bizarries de la langue française :

Quand le feu prend, il brûle... Quand la Seine prend, elle gèle.

Quand on coupe le pain, il diminue... Quand on coupe le vin, il augmente.

Bébé apprend la géographie.

—Qu'est-ce que le globe ? lui demande son papa.

—Le globe : c'est ce qu'on met sur une lampe.

Dialogue entre jeunes époux :

—Et vous me serez fidèle ?

—Jusqu'à la mort !

—C'est un peu lointain. Mettons seulement jusqu'au divorce...

Un mari qui a jeté sa femme par la fenêtre passe en cour d'assises.

—Avez-vous entendu l'accusé proférer des menaces contre son épouse ?

—Oui, mon président, il l'avait souvent menacée de la mettre à la porte.

Perpignan consulte la cote sur la pelouse et, après avoir longtemps hésité, finit par prendre un cheval qui tombe en arrivant au poteau.

—Combien as-tu mis sur ce cheval ? lui demande un ami.

—J'ai mis cent sous dessus et il est arrivé sans dessus dessous, répond Perpignan.

Consultation artistique :

—Dites donc... Il me faudrait une tête comique, pour un dîner. Avec quelle tête me conseillez-vous d'y aller ?

—Mais... avec la vôtre !

X... à un ami sur le boulevard :

—A propos, Chose est mort.

—Bah ! qu'avait-il ?

—Une fièvre de cheval qui l'a emporté au galop.

Au village :

Un peintre en lettres vient de descendre de son échelle, après avoir exécuté au fronton d'une boutique l'inscription que voici :

COMERCE DE VINS

—Pardon ! fait timidement le débitant, est-ce que commerce ne prend pas deux m ?

L'artiste, après l'avoir considéré un instant avec un mépris muet ;

—Attendez que ça soit sec !

Annonce américaine :

Ma femme Maria-Anna s'est égarée ou a été volée. Je promets de casser la tête à celui qui me la ramènera.

Quand à lui faire crédit, chaque marchand en a bien le droit ; mais, comme je n'ai jamais payé mes propres dettes, il n'est pas probable que je solde les siennes.

Aphorisme de M. Joseph Prudhomme :

"La mort n'est qu'un inconvénient de la vie ; c'est sa conséquence fatale, etc..."

—Donc, interrompit Maboulin, pour éviter la mort, il faudrait commencer par cesser de vivre.

A la correctionnelle :

La cause est entendue. Le prévenu, debout, écoute sa condamnation.

Le président.—Attendu que le fait est constant, qu'il est prévu et puni par l'article... euh ! par l'article...

Le prévenu (poliment).—261, Monsieur le Président.

Le procès du Panama.

Le président (à un inculpé qui invoque le témoignage du président de la République). — Ne dites plus : Sadi Carnot, mais : Carnot Sadi 104 chèques.

—Si ce temps-là continue, père Mathurin, tout va sortir de terre.

—Diable ! moi qui ai trois femmes au cimetière !

Dans une réunion publique :

L'orateur lyriquement.

—Oui, citoyens, je serai toujours avec ceux, et ils sont nombreux, qui portent la triste livrée de la misère !

Une voix au fond de la salle :

—N'parle donc pas de leur livrée ; tu vas leur faire coller vingt francs d'impôts !

Dans un restaurant de quatrième ordre.

Un chat s'est glissé subreptivement dans la salle à manger ; le patron, une serviette à la main, poursuit avec fureur le pauvre animal.

—Laissez donc ce minet tranquille, s'écrie un dîneur impatienté.

—Comment, Monsieur, tant que je serai patron, jamais un chat n'entrera vivant ici !

Excellents symptômes.

Le docteur va visiter une belle madame malade.

—Comment va t-elle, ce matin ? demanda t il à la bonne.

—Bien, docteur : elle a avalé une tasse de bouillon.

—Et après ?

—Après elle a jeté tasse et soucoupe à la tête de monsieur.

Une maman trop coquette à son fils, âgé de sept ans :

—Tu sais, Bébé, si quelqu'un te demande ton âge, tu diras cinq ans.

—Mais...

—Cinq ans, tu entends, cinq ans, pas plus !

—Quelques jours après, au jour de "madame", un visiteur interroge :

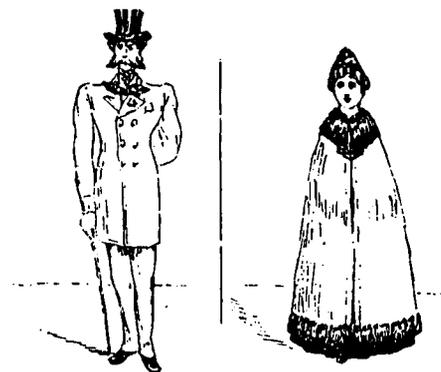
—Quel âge as-tu, Bébé ?

—Moi, j'ai... j'ai cinq ans.

—Seulement ? Oh ! le bel enfant !

—Chat ! J'ai cinq ans... depuis deux ans, mais il faut pas le dire à petite mère.

LES CONTRADICTIONS DE LA MODE



(Il y a cinq ans.)
C'était ceci... et cela.



Et maintenant c'est cela... et ceci.

UN COUP QUI N'EST PAS SUR LA CARTE



(Scène de barette.)

Le garçon, à Robinette. — Qu'allez-vous prendre ?
Madame Robinette, entrant. — Ce qu'il va prendre ? Le chemin de la maison.

LE SAUVEUR

I

Par les grosses brises, a'ors que les barques les plus crânes demeuraient au port, que la mer était déserte, un point blanc dansait seul au sommet des vagues.

— C'est la *Mouette*, la barque du grand Juhel ! disaient les hommes en levant les épaules devant cette bravade inutile qu'ils désapprouvaient.

Cependant, ce n'était pas l'espoir d'un maigre gain, qui, le plus souvent, jetait Juhel sur les flots. Ceux du Tréport, d'où il venait, en savaient quelque chose. Ils l'avaient vu à l'œuvre dans les jours de danger, dans les nuits de tempête, alors que tout est noir, que la mer hurle, appelant des hommes ; que les vagues monstrueuses s'écrasent en montagnes liquides contre les estacades des jetées, roulant les galets avec un fracas d'artillerie, enveloppant dans leur volutes géantes le phare qui tremble à chaque assaut ; crachant leur écume jusqu'à sa lanterne comme pour noyer ce feu sur lequel des misérables, cramponnés aux débris d'une barque, dardent, du large, des yeux de fous.

Pas une embarcation n'oserait prendre la mer par un temps pareil ; pas un homme ne serait assez insensé pour risquer de se faire briser les os contre les aiguilles des rocs, ou de se voir enlever par une lame.

Cependant, Juhel démarrait sa barque, plongeait avec elle dans cette mer d'encre, dans ce gouffre où la mort hurlait, arrachait à la tempête ces hommes abrutis par la lutte, déjà grisés de néant, qui se livraient, résignés, aux mortels baisers de la vague.

Il trouvait cela tout simple, très naturel, et ne comprenait pas comment les autres restaient là à le regarder.

Juhel ! son nom était béni des mères et, quand il passait, le dimanche, dans sa vareuse neuve, les filles le regardaient avec envie, malgré ses cheveux grisonnants.

II

Parmi celles qui trouvaient Juhel de leur goût, il en était une qui ne laissait pas le sauveteur indifférent. C'était Madeleine, la fille du père Vigot, un de ses vieux amis.

Madeline était jolie et frêle, blonde comme une matinée d'avril, avec des yeux pareils à cette bande d'azur pâle que l'on voit là bas, au fond de l'horizon, et qui sembl'e toucher la mer.

D'abord, lui, n'avait pas voulu se marier.

Il était trop vieux, trop dur. Ce grand diable s'était débattu comme une jolie fille, ce qui faisait rire aux larmes le Vigot.

— Jamais je n'épouserai ta fille, avait déclaré Juhel.

Et, comme le bonhomme étonné attendait une explication, il lui avait dit sa crainte, se trouvant trop âgé pour elle, de la voir se détacher de lui. Il fallait être sérieux, se faire une raison.

— Car, voyez-vous, père Vigot, s'il arrivait un malheur !... Ah ! tonnerre ! si ça arrivait !

Cependant, la noce se fit, le grand diable avait cédé et s'en trouvait bien. Il aimait Madeleine ; il l'emportait et la berçait dans ses bras comme une enfant ; c'était pour lui une chose délicate et fine, un joli joyau qu'il craignait de briser dans ses grosses pin-

ces de vieux crabe.

Madeline aussi aimait son grand Juhel. Elle l'aima trois ans, de toute son âme, à cause de son nom, de l'admiration qu'avait pour lui toute cette population qui se connaissait en courage ; pour l'âpre jouissance qu'elle éprouvait à sentir qu'on la regardait quand elle passait, accrochée à son bras. Trois ans !... oui, et puis...

Et puis un homme vint : Jean, le frère de Juhel, un joli garçon, un grand de la marine qui retraits de très loin, des colonies... du Sénégal. Un Juhel pommadé, qui, dans ses récits d'aventures, semblait toujours garder au fin fond de son âme une mystérieuse page d'amour qu'il avait l'air de relire tout bas pour lui seul ; un Juhel plus jeune, plus fin, plus beau que l'autre.

III

Ce jour-là, toute la flottille de pêche était sortie. On l'apercevait au large, posée comme un vol de mouettes sur les flots bleus. Madeline avait pris

QUE DE DÉBOIRES DANS LE MONDE !



La maman. — Quelle petite fille as-tu conduite au souper ?

Alfred. — Alice Beauséjour.

La maman. — Veinard ! Était-elle charmante ?

Alfred. — Oui ; mais il y avait un autre garçon de l'autre côté d'elle.

Sujet d'études pour la faculté de médecine



La vieille dame. — Comment, malheureux ! Après avoir bien mangé, vous refusez de scier mon bois !

Le tramp. — Je vais vous dire, madame. Je suis dyspeptique. Les médecins m'ordonnent d'être deux jours sans travailler après chaque repas.

place dans l'une d'elles, avec Jean ; ils voulaient faire une grande course, profiter de la belle brise qui soufflait pour aller jusqu'à Ault.

Juhel avait assisté au départ, et, lorsque Madeleine et Jean s'étaient embarqués, il avait eu un ricanement silencieux en regardant le ciel.

Vers le soir, on le vit encore sur la grève, la pipe aux dents, machonnant des mots sans suite.

A ses pieds, le flot clapotait ; sur sa tête, le ciel devenait noir ; des paquets de nuages montaient du large, grandissaient, accouraient avec une vitesse vertigineuse. Déjà, des barques étaient rentrées, fuant le grain. La mer, reflétant le ciel, prenait les tons lourds du cuivre.

Tout à coup, un éclair brilla, fendait la nue, un coup de tonnerre éclata, roula le long des côtes comme un coup de canon, et se perdit au loin.

Juhel fut repris de son rire mystérieux et alluma une nouvelle pipe.

IV

Deux heures plus tard, toutes les barques étaient rentrées, sauf une : la *Mouette*.

La tourmente était maintenant dans toute sa force. Pêcheurs et curieux regardaient le grandiose et terrifiant spectacle de la mer noyant les jetées.

Juhel n'avait pas bougé ; il fumait toujours, les yeux fixés sur les vagues.

Soudain, une main s'appuya sur son épaule. Une vieille femme se pencha, et, du doigt, lui montra un point, une barque que les flots se disputaient.

— C'est la *Mouette*, ça, Juhel !

— Après ?

— Madeleine n'y est-elle pas ?

— Avec Jean, ricana le pêcheur. Eh bien, la mère, qu'y puis-je ? Jean est un bon marin ; il ramènera la *Mouette* au Tréport, tout comme je pourrais faire.

La vieille s'éloigna en secouant la tête.

Une heure s'écoula ainsi. Déjà, sur la grève, on commençait à s'inquiéter ; la barque s'était rapprochée, et l'on distinguait maintenant les efforts désespérés de ceux qui la montaient. Le mât était brisé, un coup de vent avait arraché la voile. La *Mouette* dansait à la crête des vagues, ainsi qu'une coquille de noix, puis disparaissait dans leur sillon, comme si elle coulait. Et, chaque fois, dominant le bruit des rafales et les éclats de la foule haletante :

— Il sont perdus !

— Juhel ! cria quelqu'un, vas-tu donc les laisser mourir ?

Juhel se dressa, transfiguré. Il avait rejeté la tête en arrière, et fixait la mer de son regard hardi. Il brisa sa pipe sous son pied et cria :

— Une barque ?

V

CE QUE DIEU A FAIT EST BIEN FAIT

A bord de la *Mouette*, Madeleine et Jean, résignés, attendaient la mort. On devait les voir de la côte, et cependant personne ne venait à leur secours.

Un moment, Madeleine avait compté sur Juhel. Mais les heures s'étaient envolées ; le sauveteur ne venait pas. Maintenant, elle se rappelait son sourire du matin, quand il les avait regardés partir. Elle comprenait qu'il savait tout ; que c'était fini ; qu'il ne viendrait pas ; qu'il avait résolu de les laisser mourir là, et que, là-bas, de l'un des coins noirs de la côte, il assistait à leur agonie.

Un écœurement l'envahit à la pensée qu'elle avait trahi cet homme ; et, soudain, un besoin lui vint d'expiation. Elle s'abandonna, résolue à ne plus résister aux coups de mer, attendant qu'une vague plus forte que les autres l'enlève et l'emporte, ensevelisse son corps dans les herbes glauques qu'elle voyait flotter dans les écumes.

Mais Jean l'avait devinée :

— Madeleine ! Je ne veux pas... Non !...

Il la prit dans ses bras.

Tous deux, étroitement enlacés, accrochés au tronçon du mât, aveuglés par l'eau qui ruisselle autour d'eux, brisés de fatigue, épuisés par la lutte, meurtris par les chocs épouvantables de cette barque, cinglés par le coup de fouet des vagues, ils s'étaient entendus. Puisque la mort était là, ils voulaient mourir ensemble.

Tout à coup, un choc ; le sifflement d'un cordage qui s'enroule à ce qui reste du mât, des bras qui les empoignent brutalement, les séparent, mettent fin à leur étreinte... Et ils s'éveillent ; ils semblent sortir d'un songe. Une autre barque les emporte sous l'impulsion de deux vigoureux rameurs. Un homme est au gouvernail, sombre, muet, l'œil fixé sur la côte : c'est Juhel.

Madeleine est tombée comme morte sur un banc, épouvantée de ce mutisme, de ce calme, de ce dédain.

Il ne l'a pas tuée !...

Elle ne comprend plus. Il la méprise donc bien ?

Il n'a pas eu un regard pour elle, pas un regard pour Jean. La main à la barre, il gouverne. La côte se rapproche : elle distingue les maisons, la sienne... Oh ! elle rentrerait là, recommencerait sa vie de mensonges aux côtés de cet honnête homme !

Non, jamais ; c'est fini...

Alors, comme tout à l'heure sur la *Mouette*, elle se livre ; l'eau peut l'emporter, Juhel abaisse sur elle un regard froid, il a compris et il consent ; pas un muscle de son visage n'a tressailli.

Une vague effrayante accourt du large, hurlante, monstrueuse. La barque disparaît dans l'a-



La maman.—Mon enfant a le filet, docteur. Elle parle très difficilement.

Le médecin.—Est-ce un garçon ou une fille ?

La maman.—Une fille.

Le médecin.—Hum !... Je ne sais pas si je dois intervenir dans les desseins de la Providence.

bime creusé par sa volute. A tribord, la montagne d'eau s'élève terrifiante. Puis, c'est comme un coup de tonnerre qui passe, balayant les bordages, arrachant le gouvernail, brisant les agrès.

Un cri retentit...

Une forme humaine se débat un instant dans l'écume, puis rien ! Tout disparaît. Madeleine a été enlevée par la vague.

Jean s'est levé tout droit, tout pâle, prêt à s'élançer, cherchant l'endroit où le corps vient de couler ; mais avant qu'il ait pu faire un mouvement, une main de fer l'a saisi au poignet et l'a fixé sur son banc.

VI

Bien des années ont passé depuis ; Jean est reparti au loin, très loin, dans les pays noirs. On ne l'a jamais revu.

Juhel a quitté le Tréport pour venir à Cayeux.

Il passe ses jours à regarder les barques danser sur les flots bleus, son front triste dans ses mains cauleuses, silencieux et perdu dans la contemplation d'un douloureux rêve.

GEORGES GUILLAUMOT.

THÉÂTRE ROYAL

"KENTUCKY GIRL"

Au Théâtre Royal, comble à chaque représentation. A tel point qu'un grand nombre de personnes ont dû rester debout.

"Kentucky Girl" est une pièce très originale à fortes et dramatiques situations. Certaines scènes sont réellement émouvantes. L'auteur, M. J. Jay Dowling a donné quelques traits de mœurs, dans les montagnes du Kentucky, d'une manière saisissante.

Le mélodrame est chargé, il est vrai, mais c'est un genre populaire, qui a l'avantage d'amener la foule et le Théâtre Royal n'a jamais eu plus de monde ces jours derniers.

Mlle Anna Belmont s'est distinguée comme le prometait l'annonce. Elle est vive, hardie. Véritable spécialiste de mœurs, elle a fait preuve de brillantes qualités.

Elle est très bien secondée par les principaux acteurs, MM. Clifford Dempsey, Harry Linson, James Gaylor, Sam T. Shaw et Mlles Elsie Gérôme et Nellie Muine.

La mise en scène offre un attrait tout spécial. Les décors et les tableaux sont d'un effet superbe.

La semaine prochaine Shamus O'Brien tiendra l'affiche.



Si vous voulez devenir populaire parmi vos voisins, achetez un gros chien et attachez-le dans la cour. Vos voisins ne pourront se lasser de penser à vous toute la nuit.

"Quel pays merveilleux que les Etats Unis ! écrit un Irlandais arrivé la veille à New-York. J'ai vu un conducteur de camion qui transportait cent vingt briques d'argent. Un passant m'a dit qu'il venait de trouver cela en creusant les fondations d'un trottoir et qu'il s'en allait les vendre à un monsieur pour finir le mur d'une maison d'été qu'il est à construire."

TOUT COMME



Etranger au cocher.—Voilà une belle église. L'intérieur doit être superbe. L'avez-vous vu ?

Le cocher.—Hum !... Pas précisément ; mais je suis venu bien souvent dans la buvette d'en face.

SÉCURITÉ ABSOLUE



Le jeune gamin.—Je l'emporte, celui-là.

Le second gamin, effamé.—Ne plaisante donc pas ainsi. Je vais pleurer.

Le premier gamin.—Non, je suis sérieux. Je ne le prends rien que pour le faire cuire avec des pommes de terre sucrées, des châtaignes et des truffes.

Le second gamin.—Et puis la police qui va nous arrêter ?

Le premier gamin.—Le recorder ne pourra pas nous condamner quand il saura que nous ne l'avons pris que pour une bonne farce.

QUEEN'S THEATRE

"SPIDER AND FLY"



La grande féerie extravaganza sera certainement d'un effet superbe pour le Queen's la semaine prochaine. Voici ce que dit un journal américain de "Spider and Fly". Cette pièce est bien montée, les scènes sont belles et les costumes d'une richesse inouïe. Le beau sexe, et il est nombreux, est bien représenté. Ce sont toutes de jeunes et jolies actrices, dansant et chantant bien ; et les hommes sont bien choisis, contrairement aux autres pièces de ce genre. Un des principaux rôles est tenu par Mlle Bertie Crawford. C'est une très jolie personne, possédant une voix de sirène ; elle acte bien et dessine encore mieux. Mlle Crawford est une excellente actrice de burlesque et s'est acquise toute une réputation dans le rôle de Lord Razzle Dazzle.

Mlle Cassati est superbe comme reine des sirènes, et Mlle Georgia Putman comme Zamiel. Les sœurs Laporte, comme "Spider and Fly" sont inimitables.

Nous sommes certains que tous les amateurs de ce genre de théâtre, se rendront en foule à chaque représentation.

LE SAMEDI
L'ADIEU



I
Des fiancés.



II
Des époux.



III
Du bébé.



IV
De la mère.



V
D'un ami.



VI
D'un pensionnaire.

LA SCIENCE DES IGNORANTS. — DES
SAPEURS MYSTÉRIEUX



IL y en a parmi vous, mes amis, qui habitent les ports de mer, ils savent ce que c'est qu'un *Taret*, et quels dégâts cet animal peut causer dans les constructions sous-marines.

Les *tarets* sont des mollusques appartenant à la même classe que l'huître et la moule, bien qu'au premier abord il ne semble pas y avoir entre eux grande analogie. Ils ont le corps allongé comme celui d'un ver, d'un blanc grisâtre, terminé à une extrémité par une partie renflée, improprement appelée tête, et, à l'autre, par une sorte de queue fourchue.

La partie renflée porte une petite coquille formée de deux valves, comme une boîte munie de son couvercle et parsemée de stries nombreuses à dentelures fines. Ces valves ressemblent assez à deux demi-coques de noisette.

Ces mollusques d'apparence si pacifique et si inoffensive, sont cependant de terribles agents de destruction : ils attaquent tous les bois submergés, à peu près comme les larves de certains insectes attaquent les bois exposés à l'air. Ils s'y creusent des galeries compliquées, enchevêtrées les unes dans les autres, et cela sournoisement, sans que rien trahisse, à l'extérieur, le redoutable travail de sappe auquel ils se livrent. Ils mettent à leur œuvre destructrice une activité, un acharnement tels qu'en quelques mois, en quelques se-

maines, des planches épaisses, de forts madriers de chêne, demeurés sains et compacts en apparence, se trouvent être vermoulus au point de céder au moindre effort.

On a vu des estacades, des jetées en charpente, solidement construites avec d'excellents matériaux, s'écrouler subitement, minées par ces sapeurs d'un nouveau genre, sans que rien, à l'extérieur, ait pu en faire prévoir la chute.

On a vu des navires, envahis par les *Tarets*, s'ouvrir subitement en pleine mer sous les pieds des marins que rien n'avait avertis du danger qui les menaçait.

Il y a mieux : au commencement du dix-huitième siècle, la moitié de la Hollande faillit périr sous les flots, parce que tous les pilots de ses grandes digues avaient été minés par les *Tarets*.

Or, de tout temps les savants se sont posé ce problème : Comment le *Taret* fait-il pour creuser ses galeries ?

Les uns prétendaient que les *Tarets*, pivotant sur eux-mêmes à la façon d'une vrille, usent le bois avec les dentelures robotiques de leur coquille.

Les autres croyaient que les *Tarets* ont une salive acide qui attaque les tissus, désorganise le bois, le détruit, et permet à l'animal d'avancer au cœur même des madriers les plus durs.

Or, quand les savants ne sont pas du même avis, ils se disputent avec une certaine âpreté ; aussi la discussion menaçait-elle de tourner à l'aigre. En même temps elle s'éternisait et cela se comprend : il n'est, en effet, pas très commode de savoir au juste ce qui se passe au cœur d'un madrier de chêne.

Mais voilà que, récemment, un de nos plus illustres naturalistes eut, je ne sais à quel propos, l'occasion de parler devant un ouvrier d'un port, de l'incertitude dans laquelle était plongé le monde savant au sujet du procédé employé par

les *Tarets* pour cheminer au sein des bois submergés.

— Peuh ! dit le vieux marin en haussant les épaules, vous voilà embarrassé pour peu de chose ! Vous voyez d'ici l'ahurissement du grand naturaliste !

— Comment ! s'écria-t-il, pour peu de chose !

Puis il ajouta, avec ironie :

— Eh bien ! Voyons, vous qui êtes si savant, si malin, éclairez, je vous prie, du flambeau de votre Science les ténèbres de mon ignorance !

Le brave marin n'avait probablement jamais entendu parler du "flambeau de la Science", et la belle, académique et ironique phrase du savant ne produisit sans doute pas tout l'effet qu'en attendait son auteur. Cependant l'Ignorant répondit :

— Pardi ! la belle malice ! C'est avec leur chapeau qu'ils creusent, les *Tarets* ! (Il voulait dire : leur coquille) Tenez ! collez votre oreille à ce madrier... Et maintenant, est-ce que vous n'entendez pas les *Tarets* faire de la musique ?

Et, en effet, on entendait comme une foule de petits grincements rappelant à s'y méprendre le bruit d'une râpe mordant le bois. Certes, il fallait avoir une oreille peu musicienne pour trouver une harmonie quelconque à ces grincements, et dire que les *Tarets* font de la musique ; mais enfin le fait était patent et c'est ainsi :

Le Qu'un illustre naturaliste se trouva un jour être moins instruit qu'un simple ouvrier ne sachant ni lire ni écrire :

Le Qu'une question purement scientifique et qui divisait le monde savant fut complètement résolue par un ignorant de bon sens et qui ne savait qu'une chose : c'est que les yeux sont faits pour voir et les oreilles pour entendre.

C'est là une vérité dont je vous souhaite d'être intimement convaincus.

G. C.

TOUT DÉPEND DU POINT DE VUE



Lui. — Les affaires sont mauvaises, cette année, ma chère. Il va falloir économiser.

Elle. — Je ferai ma part, Georges. Je vais faire moi-même mes robes, mes chapeaux, tes...

Lui. — Tu es un trésor.

Elle. — ... tes chemises, tes cols, faux cols, tes...

Lui. — Tu sais, je n'ai pas voulu dire qu'il fallait se priver tant que cela.

PATRIOTISME

I

C'était en 180... Le concert venait de commencer. L'orchestre hongrois attaquait les premières mesures d'une "czardas," danse si populaire dans leur pays.

Les sons étranges, farouches des instruments, résonnaient dans les profondeurs du musée Grévin avec des vibrations sauvages qui s'éteignaient frissonnantes, comme hors d'haleine.

Les habits rouges des musiciens se démenaient, emportés par ce flot d'harmonie et sur ces figures basanées, caractéristiques, se lisait un souffle d'art, un élan patriotique qui envolaient bien loin sur les ailes du souvenir toutes les âmes d'hommes à peine domptés.

Tout près d'eux, à une table de café, étaient assises deux dames qui les écoutaient, la plus jeune surtout, — religieusement, — perdue dans une rêverie sentimentale, les yeux fixés sur un jeune violoniste dont la tête fière se détachait au-dessus des autres avec ses longs cheveux noirs bouclés, ses yeux étincelants et son air inspiré.

Ses camarades l'appelaient Léonard.

Depuis quelque temps, ces dames visitaient fort souvent le musée Grévin et semblaient éprouver un grand plaisir à écouter la musique hongroise. Elles causaient peu ; la mère, triste et pensive ; la fille absorbée dans l'admiration que lui causait toujours la vue du musicien.

A la fin, attiré par la persistance magnétique de ce clair regard, le jeune homme avait regardé celle qui s'imposait ainsi à son attention.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, d'une beauté ravissante. Des yeux bruns très grands, comme brûlés par l'intensité de vie du cœur, dans un visage pâle, aux traits réguliers de statue.

De lourdes nattes de cheveux couleurs cuivre la casquaient, comme d'un flambioient de soleil. Un chapeau d'Artagnan en feutre gris, dont les longues plumes noires ondulaient gracieusement, ombrageait son front méditatif et donnait plus d'éclat à sa chevelure rutilante.

Sa main droite dégantée, d'une blancheur de cire, jouait machinalement avec un gant mousquetaire en Suède gris perle.

Tout en elle était d'une élégance rallinée, d'une suprême distinction, avec quelque chose d'inquietant, de maladif et de fiévreux.

L'autre dame, belle aussi, mais d'une beauté de femme mûre, offrait dans ses traits distinctifs une grande ressemblance avec sa fille. Sa mise était

riche, de coupe moderne des meilleurs faiseurs et s'harmonisait parfaitement avec son âge.

Les morceaux de musique se succédaient et les deux dames étaient encore à leur table devant les grogs qu'elles s'étaient fait servir.

De temps en temps, la jeune fille trempait ses belles lèvres dans la liqueur dorée, s'essuyait avec son mouchoir de batiste et reprenait sa position.

Le musée s'emplissait de monde. L'heure du dîner était passée et la foule renouvelée venait admirer les merveilles de ce temple d'art. On entendait les exclamations, les rires des visiteurs, lorsqu'ils avaient pris les personnages en cire pour des êtres en chair et en os.

Les visions de Jeanne d'Arc, l'escadre française à Cronstadt, la catastrophe de Saint-Gervais, les coulisses de l'Opéra, attiraient toujours beaucoup de monde, aussi bien que la galerie de la Révolution et les célébrités du crime.

La vérité, le naturel avec lesquels ces scènes sont représentées en font une des attractions les plus instructives, les plus intéressantes de tout Paris, on peut même dire, sans trop d'orgueil national, du monde entier ; car le musée Grévin est une tentative artistique des plus réussies qui existent.

Peu à peu, les tables se garnissaient de consommateurs, et la belle jeune fille se montra effarouchée de ce bruit et de ce mouvement si près d'elle.

— Viens, Diane, allons nous en, fit l'autre dame en s'appropriant à partir.

Semblant avec peine sortir de son rêve, la jeune fille se leva lentement avec un soupir de regret et se laissa couvrir de sa mante par la mère attentive.

Mais ce soir-là, le beau violoniste déposa à la hâte son instrument, non sans avoir échangé un regard d'intelligence avec le chef d'orchestre, — un ami, — et s'engagea résolument sur les pas des deux inconnues.

Sur le boulevard, les deux dames montaient en voiture en jetant leur adresse au cocher : avenue Marceau, 44.

Le Hongrois savait ce qu'il voulait. Il entra dans le musée et acheva sa soirée, comme d'habitude.

Le lendemain, il ne manqua pas d'aller avenue Marceau et, là, il apprit que la belle personne qui occupait sa pensée était la fille unique du riche banquier Dorimond, qu'elle était passionnée pour la musique, allait régulièrement à l'Opéra et suivait les principaux concerts de Paris.

— Ah ! se dit le musicien déconcerté, c'est une mélomane, ce n'est donc pas ma personne qu'elle a remarqué, c'est mon coup d'archet qui la captive.

Et une tristesse soudaine l'envahit.

Il revit en imagination la belle créature qui venait si souvent l'écouter, et il se prit à regretter que ce ne fut pas lui qui eût fixé son attention.

Depuis ce moment, l'artiste ne vécut que dans l'attente de la bienheureuse visite des deux dames.

II

L'hôtel Dorimond se parait pour recevoir ses invités. Partout des plantes rares, des fleurs de serre parfumées, éclatantes de fraîcheur.

Dans le grand salon, une estrade était masquée par des arbustes et des tentures de prix.

Le soleil, — un soleil d'hiver, — pâle et tiède, blondissait les feuillages, courait en lignes capricieuses sur les grands cadres d'or des tableaux, faisait vivre les paysages de Corot, les paysans de Millet et de délicieuses aquarelles de Madeleine Lemaire.

Les grandes fenêtres étincelaient sous des paillettes dorées.

C'était un mardi. Ce jour avait été choisi pour la signature du contrat de mariage de Diane Dorimond et de Paul Langer, le célèbre ingénieur que tout Paris connaît.

Rien ne devait manquer à cette réception, dont on parlerait certainement dans la chronique mondaine des grands journaux.

L'orchestre hongrois venait de prendre sa place derrière le rideau de verdure.

Une fantaisie de Diane, ces musiciens nomades, dont elle désirait entendre en ce jour la musique endiablée aux résonances étranges. Un caprice de fiancée auquel on avait cédé : le père, avec un mouvement d'impatience ; la mère, avec sa passivité ordinaire, triste et désespérée.

En venant dans cet hôtel où il n'aurait jamais osé penser pénétrer, Léonard, le beau violoniste, se disait intérieurement que cette invitation avait été faite surtout pour lui. En cela, il ne se trompait pas, mais il ignorait à quel genre de cérémonie il avait été convié.

Depuis quelque temps, mademoiselle Dorimond avait pris un grand empire sur cet esprit exalté, et, voyant la jeune fille placée assez haut dans le monde, son amour, qu'il cachait à tous les yeux, se doublait du prestige du luxe et de la richesse.

Il entra donc beaucoup de vanité dans le culte qu'il avait voué à celle qui portait le nom de la belle déesse.

Les invités commençaient à arriver, madame Dorimond en robe montante de velours noir sur laquelle couraient des guirlandes de jais, très belle dans sa pâleur de marbre sous ses cheveux poudrés, voyait défilier devant elle les plus grands noms de la finance et de l'art et les accueillait avec son sourire résigné.

Peu de noblesse, quelques personnages en vue seulement de ceux qui, par leur position, étaient forcés d'avoir recours aux services du banquier.

Trente personnes au plus, triées sur le volet, devaient avoir l'honneur d'assister à cette fête intime.

— Mais où donc est la charmante fiancée ? que nous lui présentions nos hommages.

Ceci était dit par un groupe de messieurs impatients d'admirer la fille du banquier.

MESURE DE PRÉCAUTION



Puisque la Crinolins arrive, c'est aux hommes à se protéger contre le danger qui les menace.

— Elle va venir, messieurs, fit madame Dorimond avec un geste contraint.

Au même instant, Diane parut dans l'encadrement de la porte, appuyée sur le bras de son amie Renée Mauville.

Il y eut presque un cri d'étonnement, aussitôt réprimé avec le tact et la correction des usages du monde.

Diane était livide, ses yeux superbes, rouges et gonflés, jetaient des éclairs farouches et sa bouche se crispait dans un sourire de commande.

Sa robe de dentelles noires légèrement décollée, accusait encore sa pâleur, et aucun ornement ne venait rompre la sévère monotonie de cette toilette sombre.

Seuls, ses cheveux tordus négligemment sur la nuque avaient un éclat fulgurant, fascinant. Elle était belle ainsi, mais d'une beauté que nul ne lui connaissait et qui répandait dans ce cénacle de bonne compagnie des frissons inquiétants, quelque chose comme à l'approche d'un drame.

Paul Langer, brusquement impressionné, s'avança au-devant de sa fiancée et lui offrit son bras pour la conduire à un fauteuil.

Un froid avait passé dans le salon et, tandis que l'ingénieur, ses parents et ses amis s'empresaient autour de Diane, on causait en petits comités et de chacun de ces groupes partaient des réflexions, des marques d'étonnement, causées par l'attitude singulière de la fiancée.

— Que se passe-t-il ici ? fit tout bas madame Morard, la femme du grand peintre, on nous cache sûrement quelque chose.

— Quelle étrange toilette pour une fiancée, ajouta madame Robeaux, la conseillère. On dirait qu'elle prend le deuil de son bonheur.

— A-t-on idée d'un tel renversement des usages établis !

Et les commérages allaient leur train, sans qu'un seul de ces traits indiquât une marque de compassion ou, du moins, de sympathie à l'adresse de cette jeune fille que chacun supposait malheureuse et victime d'une erreur du sort.

— Cela n'est rien moins que flatteur pour le fiancé, reprit mademoiselle Bertel, ancienne amie de Diane ; aussi, regardez quelle figure il fait.

— Cependant, il est fort bien, observa une autre personne, — quoique plus âgé que mademoiselle Dorimond — et rien ne justifie l'antipathie qu'elle semble lui témoigner.

En effet, tout prévenait en faveur de M. Langer. Sa haute taille, sa physionomie ouverte, franche et loyale, son caractère droit et sa vie passée, dans les pages de laquelle chacun pouvait lire et où on n'aurait pu relever la moindre écla-boussure.

— Il faut avouer que Diane est une petite personne bien fantasque ! qui ne mérite pas un tel mari. Mais on dit que c'est une déséquilibrée.

FÊTE A LA CUISINE



— Ho ! Faut en boire ! Vois-tu Eulalie, le lager c'est comme de l'eau. C'est le Parlement qui l'a dit.

A L'ABRI DES CRISES FINANCIÈRES



La voix venant du premier tonneau. — Bonjour, M. Vanderbilt. Comment êtes-vous, ce matin ?

La voix venant du second tonneau. — Très bien, M. de Rothschild. Comme vous sortez rarement !

La première voix. — Que voulez-vous ? On finit par contracter une passion pour son chez soi.

Et toutes ces petites remarques finissaient par ces mots : C'est incompréhensible !

La musique hongroise emplissait le salon de ses sonorités, et la pauvre Diane, indifférente à tout ce qu'on pouvait dire d'elle, écoutait avec un sourire d'extase sur les lèvres.

III

Les formalités étaient à peu près accomplies.

Les assistants savaient que M. Langer possédait une fortune de deux millions, réalisés sur ses dernières entreprises, car l'ingénieur ne devait rien qu'à lui-même, à son intelligence remarquable, à ses connaissances techniques.

Diane apportait à son époux une dot d'un million et de superbes espérances.

Ces chiffres n'étaient pas faits pour surprendre les invités, qui, de leur côté, étaient, pour la plupart, pourvus de capitaux fantastiques.

Le notaire, calme et froid dans sa dignité ministérielle, avait paré à toutes les éventualités, et toutes les précautions avaient été prises pour assurer l'avenir des époux.

Il ne restait que les signatures à apposer au bas de l'acte qui allait lier ces deux existences si dissemblables.

Tout le monde avait les yeux fixés sur mademoiselle Dorimond, lorsqu'elle s'avança pour prendre la plume.

Au moment de signer, elle lança un regard éperdu du côté de l'estrade, et ses yeux rencontrèrent ceux de Léonard, qui comprenait enfin ce qu'on exigeait de la jeune fille.

Très troublé, hagard, ne sachant plus ce qu'il faisait, il joignit les mains, dans un geste implorant, et Diane, devant cette apparition, perdit tout à fait la tête.

Elle jeta brusquement la plume, poussa un grand cri :

— Non, non, je ne peux pas ! et s'enfuit.

Ce fut un moment de stupeur et de désarroi indicibles, pendant lequel tous s'interrogeaient.

M. et madame Dorimond, dans un affolement inexprimable, coururent rejoindre leur fille.

Quant au fiancé, profondément blessé et humilié de l'affront fait à sa personne, il disparut sans demander d'explications.

Les musiciens se levèrent en tumulte pour s'informer de ce qui s'était passé.

Léonard aurait pu les renseigner, mais il ne le fit pas.

Les invités profitèrent de l'émotion générale pour quitter l'hôtel et aller au loin colporter l'étrange mystère dont ils ne connaissaient, d'ailleurs, que le premier acte.

Dans sa chambre de jeune fille, blanche et riante, Diane était en proie à une crise de nerfs, dont ne pouvaient la tirer ni sa mère, ni sa femme de chambre.

— Votre fille est folle, madame, fit le banquier sévèrement ; elle nous a rendus ridicules.

— Laissez-la donc ! Vous voyez dans quel état elle est. Pauvre petite !... Mon amour... C'est la mère qui vient te consoler.

Madame Dorimond prenait sa fille dans ses bras, l'embrassait, lui faisait respirer des sels et la calmait par toutes ces petites câlineries familières aux mères.

Le père haussait les épaules et semblait furieux.

M. Dorimond était bon pourtant ; il adorait sa fille, mais à sa manière qui était de la rendre heureuse malgré elle.

— Laissez-nous ! monsieur, je vous en prie, jusqu'à ce que Diane soit revenue à elle. Votre vue l'exaspère, car c'est vous qui l'obligiez à ce mariage qu'elle détestait.

— Elle était bien malheureuse, ma foi ! Je lui avais déniché un mari parfait, riche, bon garçon, qui avait toutes les qualités pour en faire la femme la plus enviée de Paris, et, par un caprice inimaginable, mademoiselle se refuse à faire son bonheur.

— Diane n'aimait pas M. Langer ; elle me l'a toujours dit.

— Elle ne l'aimait pas ! Elle ne l'aimait pas ! Ne voilà-t-il pas une bonne raison. C'est une phrase de roman, que tout cela. Vous êtes coupable aussi, madame ; vous l'avez encouragée dans ses idées exaltées et êtes cause de ce qui arrive aujourd'hui.

Sur ces mots, le banquier sortit en faisant claquer la porte après lui.

Qu'aurait-ce été si le digne homme avait soupçonné la faiblesse de madame Dorimond, qui s'était faite la complice de sa fille dans la comédie qui venait de se jouer ?

Après cette scène terrible, Diane était tombée dans une sorte de prostration qui la laissait sans forces et sans pensée.

Le docteur Jacquin, qu'on était allé chercher, arriva en grande hâte.

Lorsqu'il eut examiné la malade de très près, il resta méditatif.

Madame Dorimond l'observait avec angoisse.

— Pensez-vous que ce soit grave, docteur ?

Dites-moi la vérité, j'aime mieux tout savoir.

— Pas précisément, madame, mais cela pourrait le devenir ; car mademoiselle Dorimond a une organisation si impressionnable et si nerveuse,

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS



L'institutrice. — Si vous aviez coupé le crisper de votre père, auriez-vous fait comme Georges Washington, l'auriez-vous avoué ?

L'élève. — Je ne le pense pas.

L'institutrice. — Comment ! Vous diriez un mensonge ?

L'élève. — Washington aussi en aurait dit un, s'il avait eu un papa comme le mien pour père.

qu'elle pourrait être en danger si elle était contrariée. Il importe de lui éviter toute secousse, toute émotion, si vous voulez la conserver.

—Je sais cela, docteur ; moi seule ai compris mon enfant, et, jusqu'ici, j'ai cédé à ces caprices si étranges qu'ils fussent parfois.

—Continuez, madame, je n'ai pas autre chose à vous dire.

—Oh ! docteur, je vous en prie, faites entendre raison à M. Dorimond ; il a voulu la marier contre son gré, et voyez aujourd'hui ce qu'il a fait d'elle.

—Je lui parlerai, madame, et j'espère avoir le bonheur de le convaincre.

Et le docteur Jacquin sortit, à la recherche du banquier, pendant que Diane, la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, qui pleurait silencieusement, restait inerte, frêle fleur des raffinements du luxe, brisée par les orages du cœur.

IV

Diane sort d'une maladie. Elle est en convalescence.

Appuyée sur le dossier d'un fauteuil, elle respire, par la fenêtre ouverte, qui donne sur le parc de l'hôtel, les arômes du printemps.

Tout est beau, tout est joyeux autour d'elle.

Une vie nouvelle la pénètre de ses effluves enchanteurs. Ce soleil caressant, ce murmure de la brise qui rafraîchit son front pâli, ce gazouillement confus des petits oiseaux qui se poursuivent dans les jeunes pousses des feuilles, tout ce renouveau de la nature courbe sa tête altière sous le charme d'une douce, bien douce rêverie.

Elle bénit cette maladie qui a donné la paix à son cœur, car son père a enfin cédé à ses vœux, lorsqu'il a vu que la vie de sa fille dépendait de sa volonté. Il ne pouvait pas la laisser mourir de parti pris.

Il a fait taire son orgueil, sa prévoyance paternelle, encore qu'il ne fût pas sûr de faire le bonheur de son enfant en la confiant à un inconnu, à un homme qui vient on ne sait d'où.

Diane se repose dans son amour ; elle a égaré son cœur et ne peut plus le reprendre.

La maladie a amené près d'elle le beau musicien, semblable au troubadour des légendes anciennes, qui était aimé des filles de rois et les épousait.

Le temps n'est plus, cependant, où les fils de rois épousent des bergères, le siècle actuel est plus pratique, mais on voit encore des jeunes filles s'engager, imprudemment, dans des liens qu'elles désavouent ensuite, quand elles reconnaissent l'erreur de leur imagination exaltée.

La jeune fille, étant très faible encore, n'avait pu échanger, jusqu'à ce moment, que peu de paroles avec Léonard. Elle s'était contentée de le regarder à travers ses longs cils laissés, — les jeunes filles excellent dans cette gymnastique du regard, — le langage de son âme parlant plus clairement que n'eussent pu le faire ses lèvres.

Elle ne savait donc rien de lui et brûlait de l'interroger sur son passé, sur son caractère.

Or, ce jour-là, se sentant plus forte, elle attendait la visite du jeune homme avec l'intention de le faire parler.

Il arriva enfin, mystique et ténébreux, comme toujours, avec un éclair de satisfaction ambitieuse dans son regard vague d'artiste.

Il saisit la main fluette et douce de Diane, la baisa respectueusement, et, tout en la gardant dans les siennes, s'assit sur un pouf oriental, près du fauteuil.

Quel rêve pour cet aventurier, cet artiste nomade, qui n'avait d'autre perspective que de parcourir le monde, à la recherche du pain quotidien !

Devenir l'époux de cette belle jeune fille riche à miracle, qu'il aimait et admirait. Décidément, une fée avait présidé à sa naissance.

C'était trop beau ! Léonard avait peur de s'éveiller, tant cela lui paraissait un rêve qu'il allait prendre fin avec la réalité.

—Comment allez-vous, aujourd'hui, ma belle Diane ? demanda-t-il d'une voix douce. Je constate, avec bonheur, que vos yeux reprennent leur superbe éclat et votre teint, la fraîcheur que j'admiraient tant. Vous êtes mieux, n'est-ce pas ?

—Oui, mon ami, je vous remercie, j'espère être bientôt en état de sortir un peu.

—Oh ! quelles belles promenades nous ferons alors dans le parc, — Edescher, — mon bras vous servira d'appui, et nous écouterons chanter le printemps dans nos cœurs.

Il parlait le français avec un accent étranger qui prêtait un grand charme à ses paroles et il se servait presque toujours d'expressions très poétiques.

Les femmes ne se laissent-elles pas toujours prendre à ces façons romanesques.

Diane souriait, émue et heureuse.

—Racontez-moi donc un peu votre vie, fit-elle après un silence. Comment êtes-vous devenu musicien ? Vous savez que tout cela m'intéresse, et je désire savoir quelle cité ou bourgade de la Hongrie vous a donné le jour. Je sais que votre nom de famille est Darscher, mais permettez-moi de vous dire que ce nom sent de près la Germanie, j'ai déjà fait cette réflexion.

—Vous ne vous êtes pas trompée, ma chère Diane, je suis né à Koenigsberg, où mon père remplissait les fonctions de chef d'orchestre dans la musique de la ville. C'est de lui que j'ai pris le goût du violon et que j'ai reçu mes premières leçons.

—Vous n'êtes donc pas Hongrois, comme je le croyais, fit Diane, subitement angoissée.

—Ma mère était originaire de Presbourg et je tiens d'elle le type hongrois, mais, par ma naissance et mon éducation, je suis Allemand. Je vous dis la vérité, mademoiselle, bien que beaucoup de mes compatriotes et moi cachions en France notre origine, comme une flétrissure.

Diane pâlit affreusement, son œil devint dur, sa bouche prit une expression froide et dédaigneuse.

—Il est fâcheux que je n'aie pas su cela plus tôt ! murmura-t-elle.

—Vous ne me l'avez pas demandé, fit Léonard, et, d'ailleurs, en quoi cela peut-il influer sur vos sentiments ?

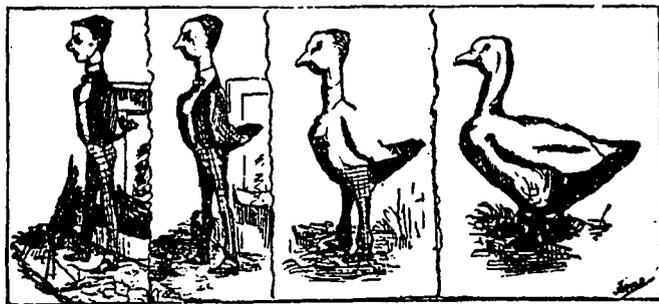
—C'est vrai, dit-elle tout haut, comme en rêve, il n'a pas menti, je ne lui ai rien demandé. J'ai été volontairement aveugle et antipatriote ! Mais je suis donc descendue à la dernière infamie !

Léonard s'était levé, singulièrement impressionné par ces paroles et très inquiet du tour qu'avaient pris ses confidences.

Sous l'empire de son exaltation croissante, Diane réussit à se tenir debout. Son buste gracilité par la maladie, se redressait sous les plis onduleux du long peignoir de cachemire blanc et sa tête fière, aux lignes de marbre, devint sévère, presque farouche. Elle semblait grandie par l'indignation qui débordait d'elle.

—Vous ne comprenez donc pas, fit-elle amèrement, que, Française avant d'être femme, je ne puis donner mon cœur et ma main à un ennemi de notre nation.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Les conséquences de se chauffer les flancs.

—Mais j'étais trop jeune à l'époque de la guerre, pour y avoir participé. Réfléchissez, ma belle Diane, je n'ai que vingt-cinq ans, je ne puis donc être responsable de ce qui s'est passé alors.

—Vous avez du sang allemand dans les veines ! monsieur, cela suffit pour que nous ne soyons jamais rien l'un à l'autre. De votre propre aveu, c'est assez, puisque vous dissimulez votre origine sous des habits d'emprunt. Eloignez-vous, cria-t-elle, désespérée, j'ai besoin d'être seule !

Aux accents élevés de cette voix qui lui était si chère, madame Dorimond, qui était dans la chambre à côté, dont la porte était restée ouverte pendant la visite du jeune homme, accourut et put voir Diane foudroyant de son regard hautain le malheureux Léonard, qui, tête basse, s'empressait de quitter l'hôtel où il avait logé ses plus belles espérances.

—Oh ! maman ! fit la nerveuse jeune fille en se jetant tout en larmes au cou de sa mère, je suis bien punie de ne pas avoir écouté mon père et toi.

—Qu'y a-t-il, ma chérie ? parle, dis tout à ta mère qui t'aime tant. Pourquoi as-tu chassé ce jeune homme ?

—C'est un Allemand, mère, comprends-tu ? Quelle honte pour moi ! je ne dois plus le voir, et, dût mon cœur se briser, dussé-je en mourir, j'arracherai ce souvenir de ma vie !

Diane Dorimond ne mourut pas.

Elle est aujourd'hui sœur de charité.

Elle a voulu racheter par l'expiation la pénible erreur dont son cœur s'était rendu coupable à son insu. Elle, en qui le patriotisme parle si haut, consacre la vie que Dieu lui a accordé à soulager les maux de ses semblables, ses frères. Et si un jour, le moment de la revanche survenait, on la verrait, au premier rang des infirmières, prendre sa place pour soigner et guérir les blessés. L'image de la patrie meurtrie par l'ennemi a chassé loin d'elle le souvenir obsédant de l'homme qui aurait pu s'emparer d'elle.

Quant à lui, on ne le revit plus à Paris.

Il a été dans quelque pays inconnu promener sa déception et ses ambitions.

Voilà l'histoire qu'on m'a racontée l'été dernier, alors que je suivais des yeux une cornette blanche encadrant une tête de madone, qui prodiguait ses soins et son dévouement à quelques victimes du choléra.

Ce n'est pas à moitié que les femmes sont patriotes, quand elles s'y mettent.

M. DE LYS.

RIEN COMME L'HONNÉTÉTÉ

Le premier tramp. — Tu diras ce que tu voudras ; il n'y a rien comme l'honnêteté.

Le second tramp. — Comment cela ?

Le premier tramp. — Tu te rappelles le petit chien que j'ai volé ?

Le second tramp. — Oui !

Le premier tramp. — Pendant deux grandes journées, j'ai essayé vainement de le vendre. Alors, je suis allé trouver le propriétaire de l'animal, et la bonne vieille âme m'a donné cinq piastres de récompense.

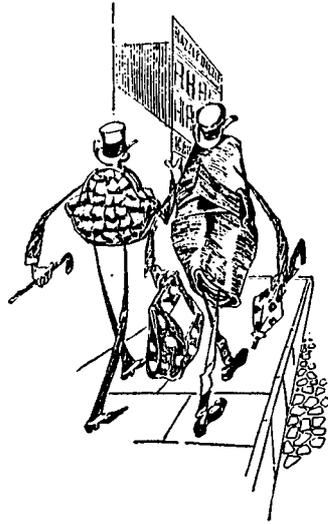
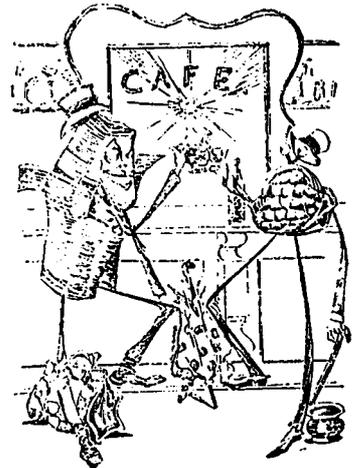
Ripan's Tabules prolong life.

SAUVÉ !



Le lendemain de Pâques.

LE PORTEFEUILLE DE CAMPAGNE ET LA BOURSE DE VILLE

I
La rencontre.II
— Pardon, dit la petite bourse, je vais vous aider, c'est trop lourd.III
— Juste une larme en passant.IV
— Allons ! La dernière !

TOC ! TOC ! TOC !

Chaque matin, en attendant l'heure du déjeuner, j'allais m'asseoir à l'entrée de cette sablière abandonnée.

On voyait sur le sable orange et rouge courir de petits lézards furtifs qui luisaient et disparaissaient comme des filets.

De gros scarabées bleus se promenaient sur des chemins escarpés et, de temps en temps, dégringolants, entraînant avec eux de minuscules avalanches.

Je prenais un grand intérêt aux jeux des lézards et aux excursions périlleuses de ces insectes maladroits.

Les lézards passaient leur temps à se poursuivre et à gober des mouches.

Mais j'ignore quel pouvait être le but de ces scarabées qui suivaient des routes impraticables et dégringolaient tout le temps. Peut-être prenaient-ils plaisir à rouler ainsi, n'ayant pas de montagnes russes.

J'avais choisi cet endroit parce qu'il était solitaire et bien abrité.

Jamais un coup de vent. Je me chauffais là des heures entières au bon soleil d'octobre, en fumant des pipes interminables.

Je ne sais rien de plus joli que la fumée des pipes qui se joue dans le soleil.

Parfois, j'apportais un livre et je lisais tranquillement.

Jamais personne.

Pourtant, un jour, à ma grande surprise, j'entendis un bruit de pas.

Une vieille passa, toute ridée et toute recroquevillée, puis une vache blanche et rousse balançant mollement la tête, puis un âne, un joli petit âne gris qui trottnait joyeusement.

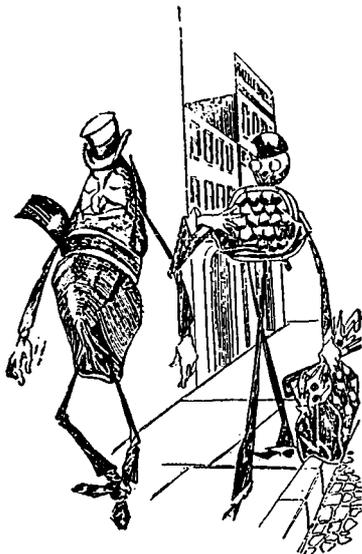
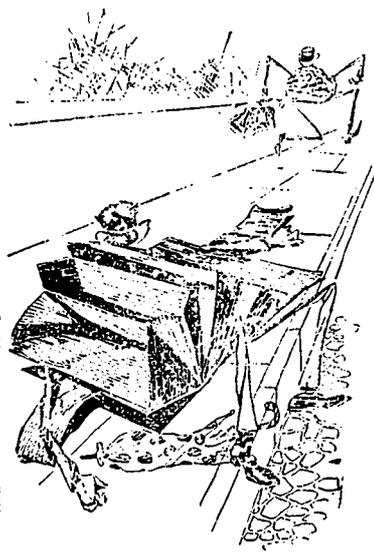
PREUVE IRRÉFUTABLE



Toto. — Nous déménageons la semaine prochaine ?

Lolo. — Oui ; mais qui te l'a dit ?

Toto. — Maman me laisse casser tout ce que je veux dans la maison.

V
Parti pour la gloire.VI
Mais parti aussi pour le ride. Quant à l'autre, parti pour tout de bon.

Puis une petite fille blonde avec de grands yeux.

Je ne sais pourquoi, mais cette petite fille me parut étrange et je me mis à lui faire mille grimaces, montrant le ciel, tirant la langue, fermant les yeux, gonflant les joues, m'évertuant à trouver les gestes les plus drôles, les attitudes les plus imprévues.

La petite fille se retourna, me regardant avec la curiosité sournoise des paysans, et lentement, la main à sa bouche, elle se mit à marcher à reculons.

Je continuai. Elle ne pouvait détacher son regard de moi. Et je ne cessai mes signaux que lorsqu'elle eut disparu au tournant du chemin.

A dater de ce jour, ils repassèrent tous les matins, toujours dans le même ordre, la vieille, toute chenue, la vache pensive, le petit âne jovial et la petite fille étonnée.

Et chaque jour je recommençais mes grimaces, m'efforçant d'être toujours plus extravagant.

Que devait penser de moi cette petite fille avec ses grands yeux de spinx ?

Un beau matin, le soleil disparut ; les pluies commencèrent et je ne vis plus la vieille, ni la vache, ni l'âne, ni la petite fille.

J'en ressentis une grande tristesse. Des semaines et des semaines passèrent. Je ne pouvais pas les oublier.

Ce fut qu'au bout de bien des mois que je me fis à l'habitude de ne plus les voir. Et puis, peu à peu, je n'y pensai plus.

Plusieurs printemps et plusieurs hivers se succédèrent. Je n'y pensai plus du tout.

Or, un jour, vers la fin d'octobre, je me chauffais au dernier soleil d'automne dans les Champs-Élysées, lorsqu'une femme descendit de voiture près de moi. Elle était magnifiquement vêtue.

Je ne sais pourquoi, mais ses yeux me troublèrent.

Cette femme qui semblait me reconnaître passa près de moi, me regarda longuement, puis se mit à me tirer la langue en me montrant le ciel en faisant des gestes incohérents.

Où l'avais-je vue ? Pourquoi cette mimique ?

Je voulus lui parler, mais aussitôt elle remonta en voiture et partit.

Longtemps, je la vis se pencher à la portière et me tirer la langue, en fermant les yeux.

Alors je me rappelai la petite fille, et le petit âne gris, la vache et la pauvre vieille.

Il me sembla même voir la vieille, plus vieille et plus recroquevillée, courir et galoper derrière la voiture avec le petit âne gris et la vache.

Et cette fois je sentis que jamais plus je ne les oublierais.

Ayant ainsi parlé, le fou prit sur sa table une boîte de jouets en bois blanc qu'il frappa légèrement du doigt. Cela fit un bruit sec : toc ! toc ! toc !

Le fou eut un sourire triste, me montra son front et frappa de nouveau la boîte. Cela fit encore toc ! toc ! toc !

— Toc ! toc ! répéta le fou, en indiquant sa tête chauve.

La boîte fleurait une bonne odeur de sapin. Il l'ouvrit, et en sortit quelques jouets grossièrement sculptés et d'un coloris naif.

Il les disposa à la queue leu leu, et, se reculant pour mieux les voir, il me les montra en ricanant.

C'étaient la vieille femme, la vache blanche, l'âne et la petite fille dont il m'avait parlé.

GEORGE AURIOL.

UNE SURPRISE



Cousin Georges. — Pardon, mes chères ; mais je me proposais de saluer moi-même cette dame.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

IV

LE PARVIS DE SAINT-ILDEFONSE

(Suite)

Il préférait cet endroit à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste, à cause de cette bienheureuse fenêtre dont la jalousie montrait, juste en face de lui, ses planchettes toujours immobiles.

—Qu'elle reste ou qu'elle sorte, se disait-il, je la verrai. Sa vue seule m'inspirera ce que je dois faire.

—Que faut-il servir au seigneur cavalier? demandèrent les servantes andalouses qui étaient accourues toutes les trois à la fois.

—La première chose venue, répondit Ramire.

—Qu'entend Sa Seigneurie par la première chose venue? Un pâté de France? Une belette musquée au mostillo?

Mariquita l'interrompit:

—Sa Seigneurie n'a pas l'air d'un juif, oh! non! dit-elle; lui servira-t-on la dentelle de jambon de Minorque?

—Les lombes de chevreau à la comte-duc? ajouta Juana, la troisième servante.

Et toutes ensemble:

—Des œufs neigés aux mille fleurs, plutôt? Un pot-pourri de petits pieds? du cuscus de Tanger?

—Une soupe à la bière, reprit Dolorès, si Sa Seigneurie vient de Flandre?

—Du caviar, si le cavalier vient de Hollande?

—Des goujons de Guadalquivir? des bectignes à la Moncade? du thon confit dans le madère? des cèpes de Xérès?

—Mes belles filles, interrompit Ramire, un peu déconcerté, avez-vous du pain frais, du petit vin d'Estramadure et une tranche de fromage rouge de la Granja?

Sans cette riche taille, si fine et si bien campée, sans ce regard de feu, sans cette chevelure de soie dont les anneaux mouillés jouaient sur ces mâles épaules, comme elles auraient raillé le petit vin d'Estramadure et le fromage rouge de la Granja.

Depuis qu'elles étaient servantes dans l'établissement du seigneur Galfaros, elles ne se souvenaient point d'avoir vu un gentilhomme demandant pour son déjeuner du fromage, du pain et du vin.

Nous ne voudrions pas ternir la réputation de l'Espagne. L'Espagne passe à bon droit pour le pays sobre par excellence. Là-bas, un homme robuste peut vivre d'un oignon salé ou d'un petit morceau de chocolat: c'est de l'histoire.

Mais l'établissement gastronomique du seigneur Galfaros est de l'histoire aussi. La séduisante nomenclature des mets, détaillée par Mariquita, Juana et Dolorès, trois Andalouses au teint bruni, ne doit point être prise pour une affaire de fantaisie.

L'établissement du seigneur Galfaros prospérait en conséquence de ce changement de mœurs. Il réunissait alors plusieurs spécialités.

C'était à la fois un noble cabaret, une taverne, une académie d'armes, une salle de danse et un théâtre.

C'était encore un petit Pré-aux-Cleres.

Au bout de quelques minutes, grâce à

l'empressement des trois belles filles, don Ramire eut son modeste déjeuner.

Il se plaça, comme de raison, le visage tourné vers cette fenêtre qui était pour lui l'Orient, car il espérait y voir lever son soleil, puis il attaqua son pain et son fromage avec la vaillance d'un bon estomac qui ne s'est pas restauré depuis vingt-quatre heures.

Les portes de l'église étaient ouvertes. Quelques rares fidèles commençaient à se diriger vers le saint lieu. Là-bas, ce ne sont pas seulement les pauvres gens qui entendent les messes matinières. Ce que l'on craint le plus en Espagne, c'est la chaleur du milieu du jour; aussi voit-on les senoras les plus haut titrées venir aux premiers offices.

C'était donc l'aubaine qui commençait pour nos gueux. Ils se mettaient déjà sérieusement en besogne. Nous les avons bien vus travailler tout à l'heure, mais c'était en quelque sorte la bagatelle de la porte. Maintenant, ils remplissaient leurs fonctions pour tout de bon, et l'oreille, à cent pas à la ronde, était littéralement assourdie par leurs gémissements clameurs.

Ramire était désormais fait à ce tapage; il n'en perdait pas même une bouchée; mais un bruit de rires eut lieu à l'intérieur de la maison du Sépulcre, dont les portes s'ouvrirent bientôt avec fracas pour donner passage à une demi-douzaine de jeunes seigneurs dont l'humeur semblait fort joyeuse.

Leurs habits et leurs coiffures en désordre, à cette heure si peu avancée, accusaient une nuit de plaisirs. Ils étaient pâles, leurs yeux battus disaient la fatigue de l'orgie, ils avaient l'air de se glorifier de leur démarche chancelante.

Presque tous étaient habillés à la française, sauf un retard de quelques années sur la mode. Ils avaient le costume de la cour de Louis XIII, surchargé de taillades et de dentelles. Ils portaient fort bien, pour la plupart, cet accoutrement théâtral. C'étaient de beaux jeunes gens, un peu vaniteux, un peu fous, un peu vides, mais nobles plus que le roi, par Saint-Jacques! et bons vivants par-dessus le marché.

Ils se répandirent sous l'arcade en secouant la soie et le velours de leurs pourpoints. Les uns se campèrent entre les piliers pour voir passer les dames; les autres s'assirent, harassés, autour des tables, et demandèrent des sorbets africains.

—Ventre-saint-gris! dit un gros petit bonhomme, frais comme un Flamand, coiffé de cheveux roussâtres et frisottants et qui semblait bien heureux de connaître ce juron d'outre-monts, il sent le renfermé chez ce Galfaros quand vient le matin. Un sorbet au lotus!

—Fate! fate! Narciso, mon cousin, repartit un grand beau cavalier, qui se jeta indolemment sur un siège; du vin de France, Mariquita, et de l'herbe de Tabago.

—Voilà Pescaire qui va nous enfumer comme des jambons! crièrent quelques voix.

Et d'autres:

—Le marquis a raison. Du tabac! du tabac!

En France, l'ambassadeur Nicot offrit, dit-on, la première prise à Catherine de Médicis; mais Fernand Cortès avait apporté le tabac en Espagne dès l'année 1520.

Il y eut des édits sur l'usage de l'herbe de Tabago, dès le commencement du règne de Philippe III.

Le marquis de Pescaire alluma une cigarette, qui certes eut paru grossière et mal tournée aux amateurs raffinés du panatella; mais il parut en respirer la fumée avec une précoce sensualité. Deux ou trois autres l'imitèrent, tandis que don Narciso de Cordoue et quelques délicats se bouchaient les narines

avec leurs mouchoirs brodés en criant fi! de tout leur cœur.

—Seigneurs, dit Pescaire entouré d'un nuage, je n'estime la découverte du Nouveau Monde que pour cette feuille narcotique et parfumée. . . .

—Mais savez-vous, interrompit Narciso en colère, que ce Chuchillo se familiarise, et qu'il ne convient pas à des fils de bonne maison de frayer de trop près avec un piqueur de taureaux?

Il frisa le eroe de sa moustache rousse avec beaucoup de dignité. C'était un bon gros comique, chose rare en Espagne, où les comiques sont généralement mauvais et maigres.

—Bah! fit Jaime de Lana, un des novateurs qui se permettaient le cigare, Chuchillo te déplaît, Cordova, parce que la petite Nymena le regarde.

—Quand le comte de Palomas n'est pas là, pourtant!

—Don Juan! s'écria-t-on aussitôt de toutes parts; où diable est don Juan de Haro, comte de Palomas?

—Voilà deux nuits que nous ne l'avons vu.

—S'est-il fait ermite?

—A-t-il pris du goût pour les graves tertulias de la duchesse sa tante?

—On travaille-t-il avec son oncle le comte-duc?

Le marquis de Pescaire lança une bouffée de vapeur avec autant de science et de netteté que pourrait le faire de nos jours le plus agréable fumeur du boulevard de l'Opéra.

Après quoi il bâilla en disant:

—Il se dérange, Seigneurs, nous devrions veiller à cela.

Ramire, à qui nous sommes obligés de l'avouer, aucun de ces jeunes et brillants seigneurs n'avait fait la moindre attention, les regardait, au contraire, avec une avide curiosité. Il était aisé de deviner que Ramire n'avait jamais rien vu de pareil. Sa curiosité, du reste, était exempte de toute malveillance.

Leurs discours le faisaient sourire; il les trouvait beaux et joyeux. Bien que leurs costumes fussent très opposés à la mode adoptée par les seigneurs de l'Estramadure, Ramire en admirait sincèrement l'élégance. Il se disait:

—Voilà donc ces jeunes courtisans dont on nous parlait tant à l'université de Salamanque! Ils n'ont point, en conscience, physiognomies d'excommuniés ni de répréhensibles. Ce bon Ramire, comme vous le voyez, avait été à l'Université de Salamanque.

C'était peut-être un savant, malgré son justaucorps de buffle et sa longue épée, qui reposait, avec son feutre pelé, sur une table vide, entre lui et nos évaporés.

Parmi tous ces jeunes gens, il avait remarqué surtout celui qu'on appelait le marquis de Pescaire.

Aux yeux de Ramire, ce large front avait d'autres pensées que les rêves stupides de l'ivresse ou les futiles caprices de la débauche.

Ce bon Ramire était peut-être un observateur.

—Mauvaise matinée! grondait cependant Gabacho sur sa marche; qu'as-tu fait, Picaros?

—Deux pecetas, ô mon ami, et avec quelle peine!

—Avez-vous vu sous son voile la bouche rose de cette senora qui m'a donné un douro? demanda ce fat d'Escamarujo.

—Chaque duègne qui passe me glisse un cuarto, ajouta Domingo. Vive Dieu! l'avantage est à la jeune école.

—La charité, noble seigneur, pour les mérites de la reine du ciel!

—O mes amis ! du pain pour les derniers jours d'un chrétien qui a confessé la foi pendant cent treize ans !

—Senora, pour que Dieu vous garde la céleste beauté de vos yeux !

—Carajo ! fit Mazapan avec découragement, le métier s'en va, les bourses sont sourdes.

—Et ceux-là qui ont bu toute la nuit, reprit Gabacho en montrant nos jeunes seigneurs, achèvent de s'emplier la panse, avant d'aller se coucher à l'heure où les honnêtes gens se lèvent.

—C'est une honte ! c'est un scandale !

—C'est une insulte à notre vertueuse intelligence !

—O noble mère de deux créatures charmantes, un pauvre maravedi pour acheter du pain à mes malheureux petits enfants !

Gabacho eut enfin un douro pour cet éloquent appel, lancé à propos.

—A partager, n'est-ce pas, noble dame ? cria aussitôt Caparrosa, posé coquettement et souriant avec grâce.

—Nous avons tous des enfants, ajouta Domingo.

Et ce petit effronté de Maravedi acheva :

—Les miens n'ont pas mangé depuis deux jours, les pauvres affamés !

La senora passa sans répondre. On se jeta sur Gabacho, qui joua un peu du couteau pour défendre le pain de sa famille. Le centenaire Picaros eut une égratignure à la joue. Il s'était montré ardent comme un jeune homme.

Un contador s'avancait justement, précédant sa famille vêtue avec économie.

—Oh ! le plus généreux des hommes, s'écria Picaros en lui barrant le passage, voyez mon sang qui coule ! la vieillesse a paralysé mes mouvements ; mes pas chancellent sous le poids de l'âge ; je suis tombé sur le pavé. Ne donnez-vous pas au vieillard de cent treize ans ?

—Je lui donnerai, interrompit le contador, en l'écartant de son bras replet, je lui donnerai un sage conseil qui vaut mieux que de l'or. Une autre fois, bonhomme, regardez à vos pieds, et vous ne tomberez point.

Il passa. Nestor revint tout penaud à sa place, où l'accueillirent les lazzi de ses compagnons.

Il y eut en ce moment une joyeuse clameur sous le porche de la maison du Sépulcre.

—Don Juan ! don Juan ! voici notre don Juan !

Une litière venait de s'arrêter à l'angle des arcades mauresques. Deux noirs habillés de blanc la portaient. Un jeune homme splendidement harnaché dans le propre costume des mousquetaires de Louis XIII montra son sourire indolent à la portière ouverte. Il mit le pied sur le pavé et renvoya d'un geste son attelage humain.

—Don Juan ! don Juan de Haro ! D'où viens-tu, capitaine ? Et qui t'a fait cadeau de cette merveilleuse chaise ?

—Il est arrivé un galion à Cadix, don Juan, as-tu incendié le cœur de la femme du contador mayor ?

Ils s'étaient tous levés pour aller à sa rencontre.

Ils l'entouraient. Celui-là, pour commettre un anachronisme volontaire, celui-là devait être le lion de la jeunesse dorée espagnole.

C'était don Juan de Haro, capitaine des gardes du roi, comte de Palomas depuis le printemps dernier, grand d'Espagne de première classe, et neveu du favori de Philippe IV, le comte-due d'Olivarez.

Il portait bien cette fortune, ce beau jeune homme au front blanc et pâle. C'était une admirable tête castillane, fine et froide, un peu efféminée dans ses contours allongés,

mais relevée par les fermes saillies de l'arcade sourcilière et surtout par la courbe aquiline d'un nez tranchant et hardiment modelé. Ses yeux avaient du feu malgré leur affectation de fatigue languissante ; sa bouche, petite comme celle d'une femme, souriait malicieusement, presque méchamment.

Il y avait un singulier contraste entre cette physionomie et celle de notre Ramire, fine aussi pourtant et peut-être plus fière, mais douée d'un caractère de franchise qui frisait les bornes de la naïveté.

Ramire était fort occupé du nouvel arrivant. Il en oubliait son pain et son fromage. Don Juan de Haro lui représentait le type le plus parfait du courtisan, et, qui sait ? peut-être que, du fond de son inexpérience un peu sauvage, notre bon Ramire avait quelque goût pour les éblouissements de la Cour. Il est des vocations. L'élégant favori d'Elisabeth d'Angleterre, Walter Raleigh, arriva, dit l'histoire, à Londres, avec des bottes rapiécées, une fraise jaunie et un vieux manteau de bure ; cependant il supplanta le vieux Dudley.

Don Juan de Haro distribua négligemment des poignées de main à la ronde, et se dirigea vers les tables, appuyé sur l'épaule du marquis de Pescaire, qu'il avait choisi entre tous pour lui accorder cet insigne honneur.

—Moncade, lui dit-il, je te donne les deux nègres si tu me délivres de mes oncles qui ont formé le complot de me marier.

—Te marier ! toi, Juan, s'écria-t-on de toutes parts ; quel blasphème !

—A qui sont les nègres ? demanda don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire.

—A qui donnerais-tu la palme de la beauté parmi les senoras de Séville ? répondit Juan de Haro avec son impertinent sourire.

—Une grande dame ?

—Ai-je l'habitude de déchoir ?

—Son titre ?

—Le plus haut.

—Son âge ?

—Le plus charmant. Mais qu'on me donne un sorbet, et parlons d'autre chose.

Il se laissa tomber sur le siège qui se trouvait par hasard être le plus rapproché de la table où reposaient les restes de l'humble déjeuner de Ramire.

Celui-ci n'avait pas assez d'yeux pour le regarder.

Une idée venait de faire monter la pâleur à ses joues. Il s'était dit : Si Isabel voyait ce séduisant seigneur !

Il est un âge où l'on n'a pas toute la science du monde qu'il faut pour donner à la fatuité le dédain profond qu'elle mérite.

Cet homme qui parlait de l'amour en rassasié faisait naître chez Ramire cette vague et puérile jalousie qui vient à l'enfant gourmand lorsqu'il voit un camarade plus heureux installé à son aise chez le marchand de gâteaux. Il se sentait petit, lui qui aimait d'en bas et de toute son âme vis-à-vis de ce conquérant harassé de bonnes fortunes.

Il n'avait point de haine, car, après avoir pâli à cette idée d'une rivalité, sa pensée revint, bien entendu, vers sa bonne rapicère, et il se dit encore, regardant Haro du coin de l'œil :

—Sur ma foi ! ce serait dommage.

Certes, le beau comte de Palomas ne se doutait guère en ce moment qu'il pût exister un homme assez insolent pour avoir pitié de lui.

Et si ce bizarre soupçon avait pu lui venir, il n'aurait point cherché cet homme sous le cloître de la maison du Sépulcre, à cette table où restait un verre à demi plein de vin

suret, une croûte de pain et un débris de fromage.

Il n'avait pas pris garde encore à la présence de Ramire. Ce fut juste à cet instant qu'il l'aperçut pour la première fois en se retournant pour jeter son feutre orné d'un riche plumet sur la table voisine.

Le pauvre sombrero de Ramire, orné de la branche de myrte, et son épée, étaient déjà sur cette table : don Juan de Haro les repoussa si brusquement que le chapeau tomba à terre.

Ramire rougit jusqu'au blanc des yeux. Il était doux comme un agneau, croyez-le, mais chatouilleux à l'excès et plus brave qu'un lion. Ses jarrets se raidirent d'eux-mêmes. Une parole provoquante vint à sa lèvre. Il resta immobile et muet.

Ses yeux venaient de rencontrer la jalousie d'Isabel. La jalousie lui rappelait l'aventure de cette nuit. Il avait autre chose à faire de son épée. Point d'embarras ni de querelles futiles ! Son bras et son arme devaient être libres à l'heure de la méridienne.

Il ramassa son feutre tombé ; il le mit près de lui en baissant les yeux. Palomas se prit à rire.

—Espèce inconnue depuis le déluge ! murmura-t-il. Pourquoi ce coquin de Galfaros reçoit-il des gens comme cela ?

V

ENTRE DEUX MESSSES

Sur la place et dans les rues avoisinantes, les tards venus se hâtaient pour l'office du matin. C'était un coup de feu pour nos amis du perron de Saint-Ildefonse. Ils arrêtaient les gens au passage, s'accrochaient aux manteaux, aux mantilles, aux pourpoints.

Ils y allaient véritablement de bon cœur, et leurs cris atteignaient un diapason formidable.

—Ah ça ! dit le comte de Palomas en portant la main à ses oreilles, cet endroit-ci n'est plus tenable ! J'ai toutes sortes de choses curieuses à vous dire, et l'on ne s'entend pas.

Il appela :

—Galfaros !

Le maître des Delicias s'avança, courbé en deux et le chapeau à la main.

—Fais taire ces drôles, lui ordonna Palomas.

Galfaros eût préféré tout autre besogne, mais on ne résistait point au seigneur comte de Palomas.

—Si Votre Grâce veut attendre un instant, répondit cependant Galfaros, l'office va commencer.

—Je n'attends jamais, interrompit le comte.

—Ils ont leur charte, je prie Votre Grâce de vouloir bien s'en souvenir.

—As-tu peur ? ... Va leur dire ceci : Don Juan de Haro, comte de Palomas, coupera les oreilles au ras du crâne au premier qui fera entendre un cri ... va !

Galfaros salua et se dirigea vers l'église.

Ramire ne releva point les yeux.

L'insolence du courtisan l'avait blessé au vif.

Sa dureté lui déplut davantage.

Littéralement, il n'osait le regarder, de peur de mettre le feu à sa propre colère.

Il faut craindre certains gens quand ils regardent à leurs pieds.

Au bout d'une minute, le silence le plus profond régnait sur le parvis. Galfaros avait parlé au nom du neveu d'Olivarez. Les gueux ne s'étaient point retirés. Ils restaient à leur place, muets et sombres sur les degrés du perron.

—Galfaros! appela encore le comte de Palomas, au moment où le cabaretier revenait tout fier de son expédition.

—Votre Grâce...

—Va dire à ce cavalier, reprit don Juan de Haro en montrant du doigt Ramire, que je ne partage jamais ma table avec un inconnu. Mon chapeau est sur celle-ci, qu'il enlève son épée.

Galfaros jeta un coup d'œil sur le déjeuner de Ramire. Il n'hésita point cette fois. On ne protège pas un chaland d'une douzaine de réaux.

—Seigneur cavalier, dit-il en se campant devant Ramire... Sa Grâce...

—J'ai entendu, interrompit notre jeune homme dont les oreilles étaient écarlates.

Galfaros ne vit point cela.

Comme Ramire gardait obstinément les yeux baissés, Galfaros s'enhardit et prit un ton plus péremptoire.

—Alors, mon cavalier, commença-t-il en mettant le poing sur la hanche, puisque vous avez entendu...

Il n'acheva pas. Les paupières de Ramire avaient eu un rapide battement, puis s'élevaient relevées.

Galfaros fit un saut de côté, bien que le regard du jeune homme ne fût point dirigé vers lui.

Une flamme que ce regard! Palomas en eut un tressaillement et porta d'instinct la main à sa rapière en murmurant:

—Ce gaillard-là doit avoir un stylet à sa bretelle.

Ce fut l'affaire d'un instant. La paupière de Ramire s'abaissa de nouveau. Il était redevenu pâle. Les regards de tous les courtisans étaient fixés sur lui. Quelques-uns souriaient: c'était le petit nombre. La plupart portaient à cette scène une attention de plus en plus sérieuse.

Bien peu de gens se trompent à l'aspect d'un visage comme celui de notre jeune cavalier. Ceux qui souriaient étaient myopes.

Ramire, d'un geste lent et qui semblait contenir je ne sais quel frémissement, prit son épée sur la table où elle reposait auprès du chapeau du comte de Palomas.

Il la mit en travers sur ses genoux, cela sans mot dire.

—A la bonne heure! fit le comte qui se retourna.

—A la bonne heure! répéta Galfaros tout blême en se hâtant de regagner son autre.

—Veillez à la faïence, filles, dit-il en passant le seuil, je viens de rêver pots cassés.

Le marquis de Pescaire dit à voix basse, en s'adressant à Palomas:

—Je m'y connais, mon cousin, ce gaillard-là n'a pas besoin de stylet; m'est avis qu'il aime mieux sa rapière.

—Aussi, dit le bon gros Narciso de Cordoue, la dorlote-t-il bien sur ses genoux. C'est pain bénit de remettre ces rustres à leur place!

—Assurément, assurément, firent quelques échos, car le comte de Palomas était en position d'avoir ses flatteurs comme un roi.

—Seigneurs, reprit Pescaire, nos pères, qui n'étaient pas des rustres, portaient des justaucorps pareils à celui-ci, et souvent plus troués.

—Voilà le troubadour qui commence sa chanson! s'écrièrent les rieurs.

—Nos pères, poursuivit le marquis, étaient aussi nobles que nous, et voici sur la table de ce jeune cavalier le déjeuner qu'ils faisaient tous les jours.

—Galfaros! cria le comte de Palomas.

(A suivre)

AUX AMATEURS DE PÊCHE

Voici une invention qui est appelée à faire toute une révolution dans le mode de pêche usité jusqu'ici. Cette invention d'appareil de pêche a été patentée aux Etats Unis en janvier dernier, et elle a aussi reçu une patente des gouvernements du Canada, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Angleterre, de la France et d'autres pays étrangers.

L'amorce possède le mérite suivant: au moyen d'un tube transparent, ou recevable, l'amorce vivante, tels que les vers, petits poissons, etc., présentée sous la forme la plus savoureuse au poisson, devient impossible à détruire, grâce à cette invention originale et utile.

Dans le tube transparent, l'eau circule de façon à garder vivante l'amorce placée à l'intérieur. Une amorce peut servir pendant toute une journée. Ce qui sauve et le temps et l'argent.

On épargnera aussi, par ce moyen, la vie à une quantité innombrable de petits poissons qui ne peuvent servir dans la consommation.

On attrapera plus de poissons dans le même espace de temps, dans la même eau, qu'on a jamais pu le faire autrement.

L'amorce est faite sous trois modèles différents, classés sous les numéros 1, 2 et 3. Le modèle No 1 est le plus grand et il ne sera utilisable que pour les gros poissons d'eau salée, telle que la morue. Les autres modèles, Nos 2 et 3 sont de plus petite dimension. Le modèle No 3 est destiné à la pêche aux maquereaux.

Ces modèles ne seront pas vendus ou exploités par des maisons de commerce; ce sera une industrie privée dont bénéficiera l'acheteur. On peut se procurer ces divers modèles d'amorce en envoyant par la malle, au propriétaire de ce devis, Calvin U. Graves, Natural Bridge, Jeff., Co., N. X., pour l'amorce No 1, \$1.50; amorce No 2, \$1.25; amorce No 3, \$1 00.

Toutes commandes doivent être expédiées par mandat poste, afin d'attirer une plus prompt attention.

L'utilité et la qualité des amorces sont garanties. L'argent sera retourné si l'amorce ne remplit pas les promesses que nous lui donnons.

Aucune amorce ne sera originale, à moins que les noms de Welch & Graves ne soient gravés sur le tube, avec la date de la patente.

THEATRE - ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 3 Avril,
Après-midi et Soirées.

Pour la première fois à Montréal, le grand
drame-comédie, intitulé:

A KENTUCKY GIRL

Principal rôle, Melle ANNA BELMONT supportée par une excellente compagnie.

Magnifiques décors et costumes.

Prix d'admission: 10c., 20c. et 30c.

Semaine suivante: SHAMUS O'BRIEN.

Mme Odilon Duchesne, No 191 rue Delinelle, St-Henri, dit: "Trois de mes enfants souffraient fortement de la coqueluche. Ils ont été guéri complètement par 4 petits flacons du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Georges Rolland, No 110 rue Saint-Philippe, St-Henri, dit: "J'ai été guéri d'une forte bronchite par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Je ne saurais trop recommander ce merveilleux sirop."

Mme Crevier, No 1932 rue St-Jacques, St-Henri, dit: "Mes deux enfants ont été guéris complètement de la coqueluche par sept petits flacons de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme J. W. Butler, No 203 rue Coursol, St-Henri, dit: "J'ai contracté cet hiver une mauvaise toux, et après avoir essayé plusieurs remèdes sans éprouver de soulagement, j'ai enfin été guérie par un petit flacon du merveilleux Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Chrysologue Rainville, No 45 rue Delinelle, St-Henri, dit: "Mes deux enfants ont souffert de la coqueluche au point que leur vie a été en danger. Après avoir employé plusieurs remèdes sans résultat, ils ont été parfaitement guéris par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme E. Doré, No 241 rue Delinelle, St-Henri, dit: "Mon fils a souffert d'une violente toux accompagnée d'accès durant plus de deux cents heures, le matin et le soir. Il a été guéri complètement par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

QUEEN'S THEATRE

Un bon siège réservé pour 50c.

LE GRAND SUCCÈS COMIQUE

"JANE" et "CHUMS"

Cette semaine avec matinée samedi.

LA SEMAINE PROCHAINE

avec matinées Mercredi et Samedi

LA GRANDE FÉRIE EXTRAVAGANZA

SPIDER AND THE FLY

Introduisant le grand ballet de l'Albambra de Londres; de l'opéra, de la comédie et pantomime. Costumes superbes et riches; musique exquise et décors élaborés.

Les sièges sont maintenant en vente au Théâtre: N. Y. Piano Co; chez Sheppard et aux hôtels.

Doivent jouer les 17, 18 et 19 avril. Les Menestrels Modernes de Gorman.

VIN de VIAL

**TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**AU QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

Pilules de Noix Longues COMPOSÉES de McGale

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

A. LEOFRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

Succursale à Sherbrooke; à Montreal,
17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.
1a-1oct

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonsnettes, danses, etc.
Le public est prié de venir visiter notre asortiment, au bureau de La Bibliothèque à cinq cents.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinière. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement, 12 frs. 30, No. 1 rue Itameau, Place Louvois, Paris, France.



LA DANSE ST-GUY GUERIE. 7
SAN ANGELO, CAL., CAL., Dec. 18 9.

Mon enfant, âgé de 13 ans, souffrait d'épilepsie de la Danse St-Guy, qu'il ne pouvait pas avoir à l'école depuis 2 ans. Deux bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig l'a complètement guéri.

MICHEL O'CONNEL

SATISFAIT ET RECONNAISSANT.

New York, mai 1890.

J'exprime ma plus grande satisfaction au sujet du Tonic Nerveux du Père Koenig, et veux pour moi-même et mon fils, âgé aujourd'hui de 19 ans, souffrant depuis l'âge de 6 ans de convulsions épileptiques. J'avais fait usage de tous les remèdes médicaux sans pouvoir obtenir de résultats notables. Mais ce jour-là votre Tonic l'a ramené à la santé. C'est pour moi un plaisir sensible de recommander ce votre fameux remède à tous ceux qui souffrent. Depuis, mon fils n'a pas eu une seule convulsion et c'est pourquoi je suis satisfait et reconnaissant.
N. LENHARD.
Utah House, 299 Sine ave.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Merveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.

A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5, A Montreal, par E. Leonard, 113 Rue St-Laurent.

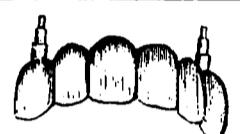
Grande Sensation! LES Chevaliers du Poignard

MAGNIQUE ROMAN A BON MARCHÉ
15 CTS — SEULEMENT — 15 CTS
17 CTS — PAR LA POSTE — 17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que Le SAMEDI vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger, nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
DOCTEUR BROSSEAU,
25 av. 91 No. 7 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARDON, 1703 RUE SÈVE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSÉNT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets cost in nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de
J. CHRISTIN & Cie
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX
Cidre Champagne et Crème Soda
BUREAU ET ATELIER
149 Rue Sanguinet
25 sep. 93

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIM LE NUMERO, EN VILLE
Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE
Strictement payable d'avance
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose.

ANNONCEZ DANS LA PRESSE
Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 1er Avril 1893
27,476

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

ATTRACTION SANS PRECEDENT Plus de Un Quart de Million distribué L.S.L.

LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE
Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1885.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre) et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Commissaires.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà surveillé neuf nos de tirages.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank
J. N. O'CONNOR, President State National Bank
A. BALDWIN, President New Orleans National Bank
CARL KOHN, President Union National Bank

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE. Nouvelle-Orléans,
MARDI, 11 AVRIL 1893

Prix Capital — \$75,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980

3,433 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS
Billets Complets, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:
11 Billets Complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'Express à nos frais, pour tout envoi de plus mois de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: **PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express. *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la COUR SUPREME DES ETATS UNIS, UN CONTRAT avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de l'Etat, assure que LE PREMIER JANVIER 1885.

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à La Nouvelle-Orléans; que le prix est payable à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signatures des généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et du COLONEL C. J. VILLERE; ayant aussi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents personnellement payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des billets de la LOTERIE DE L'ETAT DE LOUISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.